

LA LIBERTÉ

VOLONTÉ ou DESTIN ?



DEUXIEME RENCONTRE
HÉLIOS ► ARIANE

Illustration de couverture :
sculpture de Gustav Vigeland (Oslo).



ACTES DE LA DEUXIEME RENCONTRE

HÉLIOS ► ARIANE

Réalisation : *Ogham*, Strasbourg, 03 88 22 20 77.

*La reproduction de tout ou partie des textes est interdite,
sauf autorisation spéciale.*

© Pôle philosophique HÉLIOS
27, rue Nicolas-Chorier, 38000 Grenoble
et ARIANE, L'Etang, 24140 Jaure.

HÉLIOS ► ARIANE

BELTAINE 2000

Sommaire

La Voie de l'impossible liberté
par Jean-Marc Vivenza 7

Devenir un Homme sans qualité
par Bernard Notin 19

La Forza del Destino
par Omar Mario Vecchio 31

L'Homme est une méduse vivante
par Dr. Daniel Cosculluela 35

Pasolini ou la liberté de la mort
par Laurent Brogginì 45

Liberté
par Anne Pérol 57

La Voie de l'impossible liberté

par Jean-Marc Vivenza

L'existence n'est qu'une relation d'être, une relation de dépendance de celui qui reçoit l'être, à l'égard de celui qui le donne, ou plus exactement le transmet. Nous pouvons donc parler d'une relation originelle de dépendance radicale dans l'être. Cette dépendance est de tout temps, pour autant qu'il y a de l'être qui donne la vie, et de l'être qui la reçoit. Cependant, pour rendre, d'une certaine manière, plus vivante, plus concrète, cette analyse de nature théorique sur le lien de dépendance ontologique, il est nécessaire de prendre et d'exercer un éclairage neuf, sous peine de tomber et de sombrer dans la litanie incantatoire qui conduit directement par la trop grande abstraction des concepts, à la lassitude, à l'ennui et au sommeil. C'est pourquoi je me propose d'étudier d'un peu plus près, l'élément clé qui préside à la réalité de notre présence consciente au monde en tant qu'homme : le cerveau.

L'histoire de l'homme est d'abord **Origine du cerveau humain**
celle de sa longue évolution,

quelques dates suffiront pour situer notre propos. S'il y a environ trois milliards d'années que la vie existe sur la terre, le premier vertébré lui ne « date », si l'on peut dire, que de quatre cent cinquante millions d'années. Le plus intéressant, par-delà l'impressionnante sonorité des chiffres, est

surtout de bien comprendre que le cerveau humain a ses racines dans le cerveau de ce premier vertébré. En effet, dans le cerveau humain est récapitulée, emmagasinée, stratifiée, étage par étage l'évolution et son histoire. Les structures biologiques du vivant sont la mémoire vive du temps et de l'histoire. Ainsi, si l'on y regarde de plus près, l'embryologie nous montre que le schéma du système central du poisson adulte, ressemble à s'y méprendre à notre système nerveux central au stade où nous sommes un embryon de cinq semaines. Bien entendu, les poissons n'iront jamais plus loin que ce stade, mais quelques semaines plus tard nous atteignons le niveau du système nerveux central d'un reptile, puis ensuite d'un mammifère quadrupède et en fin d'un bipède [voir page 18]. Il n'est évidemment pas question ici de rentrer dans les détails anatomiques de ces cerveaux, cependant il importe de comprendre l'extrême ressemblance évolutive qui nous relie aux différentes espèces, et qui ordonne notre comportement dit « humain ».

Prenons un exemple. Dans l'histoire, la première écorce cérébrale est née autour du siège de l'odorat des poissons, chez l'homme actuel bien sûr le cortex olfactif a subi une certaine régression, sans être toutefois balayée comme elle le fut chez les oiseaux, mais en se fondant sur cette structure archaïque, les reptiles, les mammifères et donc l'homme, ont développé ce que Brocca en 1875 a dénommé d'un terme latin « *limbus* » (le bord) ⁽¹⁾. Pendant un siècle, ce « *limbus* » fut décrit avec un luxe de détails par les anatomistes, mais les neurophysiologistes d'aujourd'hui viennent d'une certaine façon d'y mettre les pieds. Qu'ont-ils donc rencontré, trouvé ? De nombreuses choses en réalité. Tout d'abord la mémoire affective, mais aussi, ce qui nous intéresse directement dans notre propos, le moi profond, le « ça », inconscient pétri de matériaux refoulés et oubliés.

Or, effectivement, ce « *limbus* » dans lequel est logé notre cerveau reptilien comporte ce que l'on appelle l'épiphyse (ou glande pinéale) qui sécrète une hormone, la mélatonine, qui joue un rôle moteur dans le rythme biologique du jour et de la nuit, le fameux rythme circadien, qui nous régule

(1) BROCCA,
Instructions craniologiques
et craniométriques,
Paris, 1875.

mécaniquement comme une pendule. Ce cerveau reptilien est représenté par le « système limbique » relié à l'hypothalamus et au cortex. C'est-à-dire qu'il est branché sur toutes les afférences sensitives et sensorielles. Le *septum* et la région septale, par exemple, jouent un rôle dans l'agressivité. L'excitation des mêmes structures provoquent aussi les réactions du plaisir sexuel, ce qui symboliquement est relativement instructif... (les rats auxquels Olds en 1954 implanta des électrodes déclencheurs au sein de ce système devinrent fous à force de plaisir, en maintenant activés en permanence les leviers de commande).

Mais d'autres structures commandent à de multiples mécanismes en apparence très libres et spontanés :

- les noyaux *amygdaliens* président aux sensations du souvenir, de la punition et de la récompense ;
- les tubercules *mamillaires* jouent un rôle dans la mémoire récente ;
- l'*hippocampe* sélectionne les informations privilégiées qui sont stockées dans le néo-cortex (ainsi la thrombose des artères cérébrales postérieures entraînant un ramollissement de l'hippocampe provoque la perte de la mémoire des faits récents, la démence sénile participe de ces causes).

En résumé, le « système limbique » et ses multiples éléments, situés comme ils le sont dans l'appareil moteur humain, président à toute la structure de la personnalité. On remarquera avec intérêt que toute l'éducation aura d'ailleurs pour but de nous identifier avec l'ensemble de nos réactions reptiliennes ou primitives. L'appropriation du moi, chez l'enfant, correspondant aux stades de la croissance, le livrera définitivement à ses mécanismes infra-humains. Plus tard, le « système limbique » conférera à l'homme une affectivité viscérale, une émotivité réactionnelle primaire, une avidité destructrice et possessive très puissante. C'est de ce cerveau reptilien que prend naissance la « psychologie » individuelle de chacun, qui réglera les pulsions, la conduite et les comportements. Ainsi, les attitudes journalières (manger, boire, évacuer), les rites amoureux (choix du partenaire, lieu des amours, fréquence des

rapports) les réactions d'agressivité, de fuite, de jeux, de lutte, les réflexes, les inhibitions, sont tous prédéterminés, liés au dosage hormonal et biologique, totalement pré-structurés, pré-finalisés. C'est cependant cette biologie inconsciente que nous prétendons appeler « moi », mon « moi », le trop fameux « Je ».

Un déterminisme absolu

N'oublions pas, de plus, dans notre réflexion, qu'à ce déterminisme bio-

logique vient se rajouter le déterminisme social, qui nous a rendu entièrement dépendants du milieu humain qui nous entoure. En effet, nous n'avons choisi ni de naître, ni nos parents, ni notre hérédité, ni notre milieu social, ni notre époque, ni notre sexe, ni notre langue, et encore moins notre histoire infantile.

L'influence biologique conjuguée à l'influence sociologique laissent dans l'inconscient des traces, des marques indélébiles, quels que soient notre âge, notre niveau intellectuel ou social. Ces mécanismes socio-biologiques pré-conscients nous rivent à l'âge psychique des mammifères primaires, ce sont ces racines primitives, ces impulsions rudimentaires, ces options passionnelles qui sont à la source de l'agir. C'est cela que s'attribue le « moi » comme une valeur s'identifiant avec la somme des déterminismes pour s'en approprier l'originalité !

C'est de plus, lorsqu'on y songe un instant, l'ensemble de ces psychismes embryonnaires qui composent la société, « le monde », champ de rivalités obscures, infantiles, de mentalités reptiliennes antagonistes et invisibles. C'est cela que maquillera la culture, l'éducation, pour fournir les justifications et raisonnements sur un impensé biologique primaire (les mœurs, les goûts, les modes). Comme tous les mammifères, l'homme veut vivre pour lui-même, par une impulsion instinctive, il lutte comme une bête pour la préservation de son moi biologique, son moi primitif et spontané, préfabriqué. L'homme n'est en réalité, sous cet angle précis, qu'un déterminisme introverti égocentrique. A. Leroi-Gourhan écrit avec raison : « Le cerveau humain

s'est formé par l'accumulation de nouvelles structures sur les anciennes, sur le rhinencéphale des mammifères inférieurs s'est ajouté un néo-cortex totalement instrumentalisé par le cerveau reptilien primitif » ⁽²⁾. A ce niveau l'homme est une biologique structuration instinctive. Il n'a pas de sens, c'est un objet, un animal, une mécanique d'entrailles et de viscères, on peut affirmer sans exagérer qu'à ce stade l'homme n'existe pas. L'individu est donc un moi biologique, un moi viscéral qui réagit au niveau des besoins vitaux, une forme prédéterminée où il n'y a rien de créé, seulement la réaction de mécanismes entre eux que nous ne percevons même pas, et que nous avons l'orgueil, l'aveuglement de nommer notre caractère ! Notre moi reptilien n'est ni plus ni moins respectable qu'une plante, un minéral ou un animal. Il n'a pas plus de droit ou de liberté qu'ils n'en ont. « L'humanité » n'est que la qualification d'une espèce zoologique enfermée dans la cage de ses instincts. Ce que l'on voit de la vie autour de nous n'a rien de spécifiquement humain, il est vain de lui chercher un sens. Toutes les marionnettes humaines sont des poupées de chiffons vides, derrière il n'y a personne, nous sommes en face d'une formidable absence. L'humanité est un musée de cire, nous voyons des groupes qui font des gestes, occupent des situations, tiennent des rôles – en fait il n'y a personne – une pure vacuité. Derrière les conversations, les amours-propres, les jalousies, les ambitions, il n'y a que des instincts aveugles.

L'ouvrier vend sa force de travail, le monde vogue sur des valeurs fétiches (l'argent), on se tue pour des mirages, des frontières, des religions. Tout cela est vide de sens, absurde. Toute l'histoire de l'homme est, en ultime analyse, l'histoire de cet inhumain en lui.

L'homme, un robot physico-chimique ?

L'homme est un robot physico-chimique orchestré par la chimie mécanique glandulaire, réduit à sa biologie moléculaire travestie en culture, en valeurs. Comment donc ce reptilien instinctif prisonnier de ses propres déterminismes, soumis aux hasards d'une nature aveugle qui peut l'engloutir dans un séisme, le livrer aux

(2) A. LEROI-GOURHAN,
Le Cerveau et la Main,
Albin Michel, tome I, p. 75.

fureurs du feu, de la pluie, du vent, du froid terrible aux chaleurs torrides des déserts, le sacrifier aux virus, maladies, malformations, dégénérescences cellulaires, peut-il prétendre être un être réel, un être véritable ?

Peut-il y avoir un être ? Comment ce que l'on appelle par convention l'homme, qui, s'il a pu échapper à ces tragiques perspectives, préfère s'endormir dans un bien-être végétal mis en place par une société qui par sa techno-science le réduit à un rouage de production et de consommation, avant de le sacrifier dans ses guerres stupides, de le calciner sur l'autel de la rentabilité, le parquer dans un habitat carcéral, l'envoyer se tuer sur les routes le week-end, courir comme un chien savant derrière une semaine aux sports d'hiver, ou s'entasser sur des plages polluées l'été, comment ce rat qui s'enthousiasme pour des sports idiots, des politiciens d'une médiocrité vertigineuse et d'une corruption équivalente, comment ce ver inconscient peut-il prétendre à la liberté ? Car effectivement en l'état il n'y a pas d'homme, il n'y a rien. A l'état de nature l'homme vit tout entier comme un robot, tout en raisonnant d'une manière ébouriffante et élevée, en alignant des concepts, en dévidant des raisonnements savants, des hautes pensées éthiques ou métaphysiques, mais qui ne l'engagent pas, qui ne le transforment pas et qui n'ont prise sur lui qu'en raison précisément des situations passionnelles auxquelles il s'abandonne. Nous sommes face à un circuit fermé, entièrement dominé par des préfabrications où il n'y a absolument rien à retrouver ou à posséder qui puisse ressembler à ce que nous appelons pompeusement la liberté.

Plus encore, il est impossible à ce stade de ne pas être impressionné par le fait que le déterminisme le plus grave, le plus insurmontable, est un déterminisme invisible, intérieur. Que nous dépendions du cosmos, que nous dépendions des astres, du soleil, de la lune, du climat, de notre hérédité, de notre langage, de notre sexe et de l'époque à laquelle nous vivons, cela peut se comprendre. Il nous faut bien manger, nous protéger contre les intempéries, nous le

savons. Mais il y a quelque chose d'infiniment plus pathétique, c'est ce qui nous constitue plus profondément, ce qui est à la source de notre appropriation au moyen des pronoms personnels : « je », « moi », alors que nous ne sommes rien, rien de ce que nous sommes.

Il est essentiel que nous comprenions dans notre raisonnement que : ou bien l'homme en effet n'est qu'un robot ; alors il n'y a plus de problème puisque tout est résolu par la physico-chimie dans un univers sans finalité, qui existe sans but, qui sera un jour consumé puisque les énergies se dégradant de plus en plus, un jour tout cela aboutira à zéro, et ce zéro ne sera pas plus redoutable que toute l'histoire de l'évolution puisque toute l'évolution ne signifie rien et est simplement l'expansion d'une énergie sans finalité qui trace son chemin comme une cascade qui descend de la montagne et se fraie son passage en profitant des accidents du terrain, en étant d'ailleurs obligée de se conformer au terrain, quitte à le modifier ou à être modifiée par lui. Ou bien, est ceci important, l'homme n'est pas qu'un robot mais une perspective évolutive et transformatrice, se situant dans un monde qui n'est pas encore, que nous avons à créer en nous créant nous-mêmes.

Mais comment créer cet univers, comment émerger, comment surgir, comment quitter le robot, comment nous faire véritablement homme, comment échapper au robot collectif d'une société de fer où le lavage de cerveau identifie absolument toute les notions et toutes les actions à de simples réflexes instinctifs ? Comment ce ver inconscient, ce reptilien réactif peut-il devenir un être réel ? Ou mieux encore, posons la question différemment : ce rien qui est l'homme, peut-il véritablement parvenir à la réalité de son être, et si oui par quelle méthode, de quelle manière concrète ? En tout cas s'il n'y parvenait pas il serait largement préférable qu'il disparaisse rapidement afin d'abrèger le spectacle lamentable de ce qu'il appelle son existence, et que pour lui-même et ses semblables il abrège ses souffrances. Comprendons donc qu'à l'état de nature l'homme n'existera jamais, soit il surgira dans une nouvelle dimension d'être,

soit il sombrera un jour prochain dans la grande nuit dont il ne sera en fait jamais sorti.

La négation en œuvre

Mais, dirons à juste titre certains, quelle est la recette ? Quelle est la méthode ? De quelle manière procéder ? Est-il même possible de se libérer des chaînes invisibles et inconscientes qui structurent l'existence et la dominent totalement ?

Et bien la recette c'est rien. Ou plus exactement c'est le rien, la négation, le refus. Mais le refus de quoi ? Le refus de la situation qui nous est imposée, le refus du déterminisme, le refus d'être ou de rester un mammifère, le refus d'accepter un destin qui dispose de nous comme une chose, le refus de rester un ver ou un rat. Le rejet total, radical de la condition animale qui nous est donnée à la naissance. En effet, « *l'homme est la seule créature qui refuse d'être ce qu'elle est* »⁽³⁾. La négation d'être ce que l'on « est », est la manifestation unique que quelque chose en nous refuse radicalement l'existence prédéterminée, l'existence reptilienne, zoologique. Il y a quelque chose en l'homme qui refuse l'homme, « *l'homme passe l'homme* »⁽⁴⁾. La biologie humaine ne se suffit pas de la satisfaction instinctive des besoins et des désirs, ou du moins il y a quelque chose au sein de la biologie humaine qui ne suffit pas d'elle-même. Il existe au cœur de l'humaine nature une négation qui n'est semblable à rien de ce qui existe dans le règne animal, qui d'une certaine manière échappe aux lois du déterminisme glandulaire et, qui produit un décrochage dans l'esprit par rapport à la détermination animale, un décrochage sensible dans l'art funéraire, également à la source de la sensibilité métaphysique, de l'émerveillement philosophique face à l'être du monde. L'homme qui ressent cette élan et comme aimanté par une force trans-biologique qui l'attire vers un au-delà de l'homme.

C'est pourquoi on peut distinguer en ontologie le monde du commencement et le monde de l'origine. Le monde du commencement est celui issu de l'évolution des espèces de

(3) Albert CAMUS,
L'homme révolté,
Gallimard, 1971, p. 128.

(4) Blaise PASCAL,
Pensées.

la vie biologique et animale. Le monde de l'origine pour l'homme est celui, où du néant biologique dans lequel il est plongé, il engendre, ou voit surgir une négation métaphysique (au sens propre du mot c'est-à-dire : « au-delà de la physique »), qui lui fait refuser sa condition et par là-même devenir homme véritable, conscient de son authentique identité. Il est possible en ce sens de mieux comprendre la phrase de Sartre, « *l'homme est celui par qui le néant vient au monde* »⁽⁵⁾, le néant étant entendu comme ce qui est radicalement autre que ce qui existe par détermination biologique. Le néant qui se manifeste comme ce qui nous fait refuser le déterminisme ontique, biologique, l'œuvre de la négation qui nie, qui refuse la condition et qui se trouve à la base de notre origine. Dans ce néant nous avons notre origine, origine d'homme/origine d'être, qui nous autorise à dire que nous avons l'être par le néant, par la rupture. Nous prenons notre origine dans le néant pour aller vers l'être, nous recevons à la naissance un équipement, nous devenons homme en le surmontant. Si au départ l'homme est un fragment d'une espèce zoologique, il a le devoir de conquérir son origine, l'homme est à naître, il doit se faire origine.

Lorsque l'homme ressent en lui le rejet de ce qui est, il est mis en demeure de choisir, d'effectuer un choix s'il veut exister réellement. Ce choix porte sur sa capacité à ne pas rester enfermé dans sa nature préfabriquée, dans son moi biologique. Dans son consentement à abandonner la fausse personnalité zoologique et prédéterminée. C'est un chemin où l'homme s'arrache à lui-même afin de devenir réel. En effet, si, « *à la différence de tous les autres étants l'homme ne peut se passer de la négation pour être à la façon d'un homme* »⁽⁶⁾, c'est qu'il est contraint d'instruire la mise en œuvre de son auto-négation afin de parvenir à l'existence réelle.

Un « rien » transcendant doit impérativement surgir de notre néant biologique, un « rien » transcendant qui est l'être du non-être. Ce « rien », qui est en fait une négation auto-instruite, est l'acte le plus essentiel car l'homme est

La capacité à devenir origine

(5) Jean-Paul SARTRE, *L'être et le néant*, Gallimard.

(6) Jean-Marc VIVENZA, *L'essence du nihilisme, essai d'ontologie négative* (I), Hélios, 1993, p. 13.

dans l'invention de l'homme par lui-même ; ou mieux, par la rencontre de la négation, du refus qui le révèle à lui-même. L'homme n'est donc pas simplement une nature, c'est-à-dire un faisceau de montages et de mécanismes reçus à la naissance ; il est aussi une histoire, un projet, une perspective transformatrice. L'homme n'est pas seulement une nature, mais une histoire où son existence prend une figure imprévisible.

L'homme est une histoire

Et cette histoire constitue pour lui l'essentiel, car c'est par là que se décèlera sa véritable identité, son originalité, sa présence authentique au monde. Mais cette histoire, qui est pour lui la seule véritable, est une histoire décrochée de son essence, de sa nature, et qui ne peut en résulter nécessairement et automatiquement ; l'homme usera nécessairement de sa nature, mais l'usage qu'il en fera relève de son choix, de la force de sa négation. On peut, d'une certaine manière, voir dans cette entreprise, une forme adaptée de la pensée de Kierkegaard pour qui, le « *Connais-toi toi-même* » de Socrate, équivaut pour être réel à « *Choisis-toi toi-même* ». L'homme devient dans cette histoire l'arbitre de son destin, il devient sujet, il joue un rôle irremplaçable ; il devient une personne. Dans ce sens on peut dire que l'homme en tant qu'homme et dans sa fonction de sujet n'a pas d'essence. il n'est pas enfermé dans les bornes de sa nature ; il est en quelque façon son existence, entendue comme dépassement de sa nature.

C'est là la ligne de partage entre l'existence réelle et la détermination aveugle du biologique, celui qui ne l'a pas perçu est en deçà de son humanité, il pourra éventuellement y parvenir un jour s'il accepte de répondre ou d'entendre l'appel du refus en lui, mais tant qu'il n'a pas accédé à cette dimension de la négation, à cet espace novateur et transformateur, il ne peut prendre en main sa vie, son humanité, puisqu'il n'est pas parvenu à considérer ce problème comme le problème essentiel. Car, c'est justement parce qu'il y a en l'homme cette capacité unique, cette force, qui

est la condition même de la révélation du réel authentique, que la définition de l'existence réelle ne peut se poser qu'à partir de cette possibilité de mise en œuvre. L'homme, c'est donc l'homme se faisant, l'homme se créant, l'homme s'inventant et, par là-même, donnant à toute réalité une signification absolument imprévisible et inconnue de l'homme qui n'est pas né. L'homme se définit à partir de ce qu'il ne tient pas de sa naissance ; il doit créer lui-même tout ce qui fait de lui autre chose qu'une simple mécanique programmée. L'homme a à s'ouvrir pour devenir espace de création, s'ouvrir à la puissance de la négation, s'ouvrir à la force du refus en lui.

En ce sens notre vérité c'est notre libération, notre négation ; notre liberté est à conquérir. Il n'y a aucune liberté tant que nous sommes emprisonnés dans nos déterminismes. Notre préfabrication est l'ennemi le plus terrible auquel nous ayons à faire face. Ce ne sont pas les autres qui sont le grand obstacle à notre liberté, c'est nous-même. Epictète esclave pouvait être infiniment supérieur à son maître, qui pouvait lui briser la jambe par jeu, parce que, au dedans de lui, il avait acquis l'espace illimité que nulle prison ne peut limiter. Reconnaître la puissance du refus en nous et nous conformer à son appel, c'est cela nous libérer. Et cette liberté va jusqu'au centre, jusqu'à la racine de nous-même en transplantant notre vie biologique dans la vie réelle, la vie conquise. La liberté ne veut rien dire, si elle n'implique pas d'abord cette libération, libération du néant biologique et déterminé, par la négation transformatrice.

On pourrait conclure en disant que nous ne sommes finalement libre que lorsque nous sommes libre de nous-même. On est libre, seulement lorsqu'on est parvenu à être libre de soi. Toutes les libertés extérieures n'ont pas d'autre sens que de reconnaître cette liberté intérieure, que de la rendre possible, que de la favoriser ; et cette liberté intérieure où nous sommes, non sans efforts, affranchis de nos déterminismes internes, de toutes nos préfabrications, cette liberté qui est en fait une libéra-

Conclusion

tion, n'est possible cependant que lorsque nous décollons de « nous-même », et c'est justement dans cet « abîme » intérieur, cet espace caché en nous comme une ténèbre silencieuse, une nuit secrète et invisible, qui nous accomplit, qui porte à révélation notre seule véritable et authentique identité, qui est en dernier lieu notre unique existence réelle, que l'homme peut découvrir, retrouver son essence.

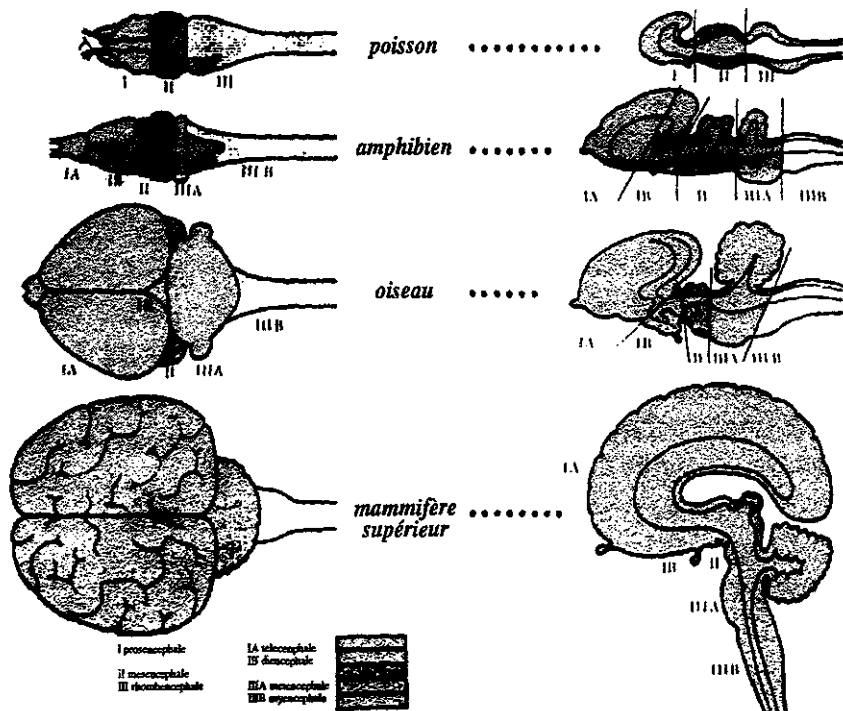
Evidemment se diriger au lieu de son essence n'est ni simple ni aisé, « *ce revirement de tout son être est pour l'homme œuvre ardue* »⁽⁷⁾, dit Heidegger et, en effet, c'est le fond, le cœur le plus intime de l'homme qui doit être retourné afin d'accéder de façon ultime à la proximité de l'être. Ce chemin vers cette invisible, mais sensible proximité, où l'homme en réalisant son propre abîme se transcende dans l'événement fondateur de son ouverture au rien d'étant, n'est autre, n'a pas d'autre nom que celui de « voie vers l'impossible liberté ».

(7) Martin HEIDEGGER
Questions IV,
Gallimard, 1990, p. 25.

Evolution du système nerveux central selon les espèces

(vues en plan)

(vues
en coupes
latérales)



Devenir un homme sans qualités

par Bernard Notin

Dans un roman célèbre, *L'Homme sans qualités* ⁽¹⁾ l'écrivain Robert Musil expose, à travers le personnage d'*Ulrich*, le modèle de l'homme digne d'admiration : un être dont le courage est un courage moral, la force, une force de conviction, la fermeté, celle du cœur et de la vertu. Un être qui juge la rapidité puérile, les feintes illicites, la mobilité et l'élan contraires à la dignité.

Avant la guerre de 1914, dans l'Europe centrale, la différence entre la cohue bourgeoise et les milieux nobles résida dans la réelle loyauté de ceux-ci qui n'aiment pas agir autrement qu'ils ne pensent. En sorte que, finalement, ils en arrivent à ne pas penser trop intensément. L'homme sans qualités, par la volonté d'adéquation entre pensée et action, par la démarche d'acquisition de l'excellence au sein d'une société de pairs, par la maîtrise d'attitudes expressives conservait un peu de l'idéal antique de l'homme libre, l'homme noble et vertueux.

Au moment où les trafiquants dominent totalement notre monde, cet idéal est-il obsolète ? Que peut-il signifier ici et maintenant ? Une manière d'agir nous aiderait-elle à concilier ce nouvel environnement avec le désir de donner un sens à notre vie ?

(1) Robert MUSIL,
L'Homme sans qualités,
Le Seuil, 1969,
traduction de Philippe Jaccottet.

Il est suggéré tout d'abord d'entreprendre un détour par la Chine où l'absence de tyrannie monothéiste a permis de conserver les fondements d'un cadre global, la « Voie », le TAO. L'éloignement aidera à poser le problème du comportement dans sa dimension cosmique, assurant une place à chacun et attirant l'attention sur les attitudes en situation d'interdépendances complexes. Nous développerons ensuite le désir de s'épanouir dans la vertu, en évitant les pièges de positions extrêmes, la sagesse et l'héroïsme. Enfin, nous proposerons quelques orientations qui, dans la société de trafiquants, refusent la servitude volontaire mais, ce faisant, le titre paradoxal de Musil trouvera sa pleine justification. Les hommes sans qualités concilieront leur être avec le monde d'aujourd'hui.

La voie : un processus

La pensée chinoise se révèle entièrement tournée vers le processus : tout

se déroule ⁽²⁾. Le processus est le seul réel, contenant tout : la situation du moment (ou configuration), les rapports de force (ou potentiel). Tout réel est un processus régulé et continu qui découle de l'interaction des facteurs en jeu. Où est la fin ? Nulle part. Le guide de tout un chacun sera donc l'avantage qu'il tire de la situation.

Il convient de concentrer son attention sur le déroulement dans lequel on est engagé pour chercher à en comprendre la logique ou la cohérence et tenter de profiter de son évolution. Car dans le monde des transformations permanentes, il n'y a rien d'autre à quoi se raccrocher. Toute situation n'est qu'une résultante, une conséquence des conditions préalables sur lesquelles il faut intervenir. L'avantage personnel change évidemment avec l'évolution de sa position sociale et chaque fois que le domaine d'activité se transforme.

L'homme enserré dans des processus agit pour obtenir des effets favorables, et la pensée chinoise nomme cela Vertu.

La liberté est dans la vertu

Le principe général des transformations permanentes règle le réel et soi-

même. L'épanouissement de l'homme résulte aussi d'un processus. Il lui faut préparer le terrain et adapter son com-

(2) François JULLIEN,
Traité de l'efficacité,
Grasset, 1996.

portement aux circonstances qui le porteront. Car les forces de transformation sont trans-individuelles. L'homme ne peut avoir une fin précise puisque sa situation évolue sans cesse. Mais il contribue à sa position en cherchant à percevoir avant tout le monde la configuration sur laquelle il pourra s'appuyer sans efforts. Le « *classique de la Voie et de la Vertu* » exprime clairement que *vertu signifie obtenir*. *La vertu est une efficacité* qui puise dans le fond latent du réel. Ainsi l'homme vertueux évolue insensiblement, de manière discrète, par accumulation progressive. A l'occasion, sa vertu se montrera, moment visible parce qu'émergé d'une transformation continue. Sa liberté est donc attachée à l'action vertueuse.

L'activité principale de l'homme qui suit la Voie, qui vise donc la Vertu, se définit par l'aide au développement de tous les existants. Sa capacité d'action, selon une image traditionnelle, doit laisser pousser les plantes plutôt que d'en entraver le développement en tirant sur elles ou en oubliant de les sarcler. *Pour lui-même, il développe l'attention, la présence au monde par laquelle il repère le potentiel, l'état latent de toute chose, l'invisible qui deviendra visible ultérieurement*. La vertu qui s'enracine dans ce monde agit au sein d'interdépendances sociales et cosmiques révélatrices de nos degrés de liberté.

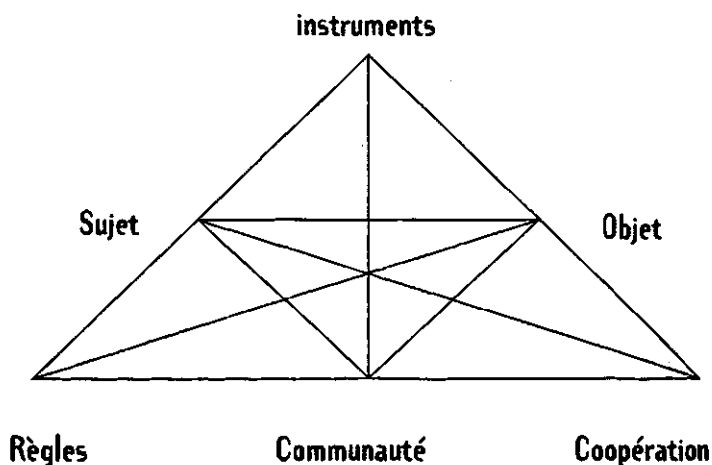
Héraclite affirmait, à propos de **Le concept cosmique d'action** l'homme : « *S'il n'espère pas, il ne trouvera pas l'inespéré, car il est hors de quête et sans accès* » ⁽³⁾. La satisfaction est à trouver dans l'action, non dans ses fruits. L'action, éruption au sein de processus irréversibles, est étayée par la liberté de l'acteur. Car *agir librement, c'est s'arracher à un état dont nous savons qu'il est en transformation permanente*, « nouveau chaque jour » au dire d'Héraclite.

L'homme agit au sein de réels multiples au sens où les relations causales changent selon les ordres : les lois de la géométrie, de la physique, de la chimie, de la biologie ont

(3) cité par Bertrand SAINT-SERNIN, « *Complétude et Incomplétude de l'action* », in *Les modèles de l'action*, PUF, coll. Sociologies, 1998, p. 183.

leur spécificité. Les enchaînements de causes appartiennent à plusieurs ordres de réalité. L'homme de qualité, recherchant la vertu, s'efforce de percevoir les contraintes et les possibilités, de discerner, d'organiser le cheminement enchevêtré de ses plans au sein du monde. Dans le langage des savants d'aujourd'hui nous dirions que l'action dans une perspective cosmique a une structure causale qui ressemble, logiquement, à la théorie des choix multicritères : le problème est de trouver ou de construire une loi de composition, mettant en relation des ordres hétérogènes.

Dans le monde de la technique par exemple, une caractéristique importante est l'existence d'un pôle « instrumental » par lequel l'action agit ou la situation se transforme. L'illustration géométrique suivante montre où se situent les degrés de liberté ⁽⁴⁾ :



L'activité est constamment travaillée par des tensions et des contradictions. Le sujet, l'opérateur, forme une triade avec les objets de l'action et les outils conceptuels ou matériels. Ce triangle n'est pourtant que la partie émergée de l'iceberg. L'activité est aux prises avec d'autres éléments : membres d'une collectivité (de travail par exemple) avec lesquels il faut coopérer, règles comportementales, communauté concernée par l'action. Un véritable système global est toujours présent. Nous nous mouvons au sein de configurations changeantes en sorte que l'épanouissement n'est possible qu'en dynamique, dans le système.

(4) Repris de Pierre RABARDEL,
« Les hommes et les technologies »,
Armand Colin, 1995, p. 71.

La croyance occidentale à propos de la liberté repose sur l'accomplissement personnel de projets et de plans au sein du monde de la nature ou de la société. Elle s'appuie sur la sédimentation idéologique d'éléments empruntés au quatuor *Calvin, Smith, Darwin, Spencer* ⁽⁵⁾. Le premier apporte l'élection divine révélée par la réussite ; le second, la main invisible comme absoluteur divine à toutes les exploitations ; le troisième, l'idée de sélection naturelle complétant l'élection divine ; le quatrième, la conviction pour les élus de contribuer au progrès des sociétés.

Cette croyance très particulière s'est élaborée à partir des quatre questions existentielles dont l'origine est très lointaine :

Pourquoi moi ?

Vers qui dois-je me tourner ?

Qu'est-ce que je dois faire ?

Qui suis-je ?

A ce questionnement nous répondrons autrement puisque l'action se déroule au sein d'un Cosmos dans lequel Dieu et ses élus auto-proclamés n'ont pas la primauté. S'épanouir dans les processus, à travers les relations causes/conséquences, impose des limites librement consenties.

L'engagement est une question centrale de l'action. C'est un acte

volontaire qui lie l'avenir d'une façon ou d'une autre. On s'engage vis à vis de soi-même et envers d'autres. Promettre en est un exemple. L'engagement est une aliénation volontaire de liberté. Hors de la perspective monothéiste, les quatre questions existentielles engagent dans les voies suivantes :

■ **Pourquoi moi ?** Ma douleur n'a aucune importance sur le plan existentiel. Je ne suis qu'une partie de ce tout immense et mystérieux qu'est l'Univers. Ou, choisissant la voie grecque, on répondra que l'homme est l'enjeu du jeu des dieux. Il est la tragique victime des dieux et du destin.

(5) Phénomène bien perçu par les gestionnaires, comme l'exprime Omar AKTOUF : « *Le management de l'excellence* ». De la déification du dirigeant à la dépersonnification de l'employé. Dans *La quête du sens*, Thierry PAUCHANT et collaborateurs, Les Éditions d'Organisation, 1996, chapitre 9.

■ **Vers qui dois-je me tourner ?** L'individu appartient à une communauté : Famille, Cité, Patrie, Caste, Organisations sociales ou professionnelles.

■ **Qui suis-je ?** Un individu au sein d'un Univers plus grand. Ici et maintenant un JE qui meurt et renaît sans cesse.

■ **Que dois-je faire ?** Le Héros grec, le Prince de *Machiavel* affirment qu'il faut imposer sa volonté. Mais cela est illusoire voire source d'échecs. Car on ne connaît pas l'ensemble des correspondances au sein desquelles nous œuvrons. Si on accepte le cadre cosmique, la libre limite à la liberté conseille de se lancer dans trois directions

Laisser s'épanouir les talents : engagement à respecter le développement de toutes les potentialités créatrices. Le principe a trouvé dans des entreprises japonaises une excellente application. Par exemple, la société Canon stimule l'innovation par un processus de gestion des idées en trois étapes ⁽⁶⁾ :

- fertilisation : imaginer des opportunités et définir les priorités ;
- ensemencement : générer/gérer le flux des idées ;
- incubation : gérer et mener à bien les projets précurseurs.

Un engagement du même type se prend au niveau personnel. On s'efforce de favoriser les processus qui contribuent à sa satisfaction et à celle du groupe vers lequel on se tourne habituellement. Aux processus qui auront le plus d'impact prévisible sur le niveau de satisfaction seront consacrées des ressources en temps et effort.

Agir sans être parasité par le sentiment : ne jamais renoncer à la décision efficace par sentimentalisme. L'inverse est une grave erreur ainsi que l'expose la *Baghavad-Gîta* ⁽⁷⁾.

Devant livrer une bataille fratricide, le roi Arjuna se plaint à Krishna : ne vaut-il pas mieux se laisser tuer, plutôt que de répandre le sang de ses proches ? Krishna répond que ce n'est pas une raison pour se dérober aux devoirs de son état.

(6) Arthur D. LITTIE, « Les Maîtres de l'innovation totale », chapitre 4, Les Éditions d'Organisation, 1996.

(7) Cf. « Krishna le Dévoiant. Vingt-quatrième lecture de l'Évangile du rien », par Pierre GRIPARI, L'Âge d'Homme, 1980, p. 130 et suiv.

C'est une raison de plus, au contraire, pour accomplir sa tâche, si cruelle qu'elle soit, avec une sérénité inaltérable et un détachement parfait, sans se laisser impressionner par la victoire ni par l'échec.

L'image de la fissure explicite cette manière d'être. La fissure est un signe avant-coureur. Si on ne la bouche pas, mais au contraire l'aidons à se creuser, elle se transforme en crevasse. Il convient de se porter sur toutes les fissures des adversaires alors que la sagesse consiste à se rendre soi-même lisse, sans aspérités. Ceux qui s'appuient sur une idéologie et un plan a-priori imposent des règlements, des prescriptions, des interdits. Ils rendent l'autorité visible et ses actions proliférantes. Il en résulte des tensions et réactions qui désorganisent le monde. L'autorité sera contestée.

Accepter ces libres limites à la liberté suppose un effort continu pour identifier, combiner et déchiffrer les tendances qui façonnent l'avenir. L'homme sage ne devrait-il pas s'abstenir de toute action et renoncer à ces soucis ? Or, cet effort est préférable à la voie du renoncement, pleine d'embûches.

Les dangers de la sagesse : les tribulations d'un Chinois en Chine

Jules Verne, dans ce roman célèbre ⁽⁸⁾, raconte l'histoire d'un jeune Chinois de bonne famille qui pratique l'impassibilité et le non-agir mystique. Mais il s'ennuie et souhaite se suicider. Après avoir souscrit une assurance-vie au profit de sa fiancée, il s'apprête à fumer une pipe d'opium empoisonné mais, indifférent à la mort même, il souhaite ressentir au moins une fois une émotion. Il se rend chez le philosophe Wang et lui demande d'être exécuté au moment où cela conviendra à ce dernier. Le jeune Chinois reprend goût à l'existence à un point tel qu'il retourne chez le philosophe pour lui demander d'annuler sa requête. Mais celui-ci a disparu. Kin-Fo parcourt la Chine à la recherche de Wang, accompagné par deux agents de la compagnie d'assurances qui le laissent tomber le jour où le contrat expire.

(8) D'après Pierre GRIPART,
« L'Évangile du rien »,
L'Âge d'Homme, 1980, p.126.

Tout finira bien puisque le Maître n'avait pas d'autres ambitions que de donner une bonne leçon à Kin-Fo qui se mariera et coulera des jours heureux en sage, c'est-à-dire en homme qui apprécie à leur valeur tous les agréments de la vie.

L'enseignement est clair. *La sagesse est active et ne réside pas dans l'absence totale de désir de vivre.* La vertu, capacité à faire advenir, se différencie de l'héroïsme et du renoncement.

Le héros cherche à imposer son plan dans le monde

Baltasar Gracian⁽⁹⁾ cite en exemple Charles VII, roi de France.⁽¹⁰⁾ « Il

apprit, n'étant que dauphin, que le roi son père et le roi d'Angleterre, son antagoniste, avaient concerté ensemble... [de le déclarer] inhabile à succéder à la Couronne de France... Le dauphin dit alors sans s'émouvoir qu'il en appelait ; on lui demanda à quel tribunal ? *J'en appelle à mon courage et à mon épée*, répondit ce prince ».

L'action héroïque une fois réussie signifie, comme dans la tragédie grecque, qu'un certain arrangement du monde s'est présenté à l'occasion duquel l'acte héroïque a porté ses fruits. Mais on ne développe pas la façon dont fonctionne l'Univers, sauf à en référer au destin et aux dieux.

Le renoncement ne convient pas à la nature de l'homme

Et l'histoire de Jules Verne est profondément significative. Peut-on se contenter

d'une vie diminuée ? Certes non, du moins dans les lieux autres que les maisons de fous ou de retraite...

La liberté au sein de l'Occidentalisme

Alexandre Zinoviev propose d'appeler occidentalisme la

société actuelle qui provient de la fusion de trois éléments : la logique professionnelle à l'œuvre dans des structures chargées de la satisfaction des besoins ; la logique communale ou sphère de la communauté, non spécifique à une société particulière, qui assure la préservation de l'organisme social (État, droit, société civile) ; un matériau humain particulier, partagé en deux secteurs aux finalités différentes. L'un prépare l'élite dirigeante de la société, l'autre les cadres de la masse dirigée.

(9) Baltasar GRACIAN, « *Le Héros. Distance* », 1993, chapitre 4, p. 48.

(10) Charles VII (1403-1461), fils d'Isabeau de Bavière et de Charles VI, fut roi de France en 1422 et dut reconquérir son royaume. Il fut sacré à Reims grâce à Jeanne d'Arc en 1429.

Plongés dans l'occidentisme, éloignés des tentations de jouer les héros et les renonçants, quels processus chevaucher ? Quelles règles suivre pour vivre dans ce marécage tout en conservant un monde intérieur avec des critères spécifiques ? Pour que la propagande recule au second plan, nous chercherons systématiquement à enrichir spirituellement le présent. De là, un bon usage de la négation délimitera les processus à promouvoir.

Toutes les potentialités tant futures que passées enrichissent le présent lorsqu'on

Enrichir le présent

se place dans la perspective nietzschéenne de *l'Eternel Retour*. Le présent est une plénitude qui se duplique dans tout passé et tout futur. Tout est à jamais premier. L'homme sage ne biffe pas le présent au profit du passé ou du futur, mais « *biffe le passé et le futur au bénéfice du présent, qui se trouve ainsi enrichi [...] de tout ce qui a eu lieu et de tout ce qui aura jamais lieu* » ⁽¹¹⁾. Le présent est à l'image de l'eau, qui épouse le terrain en tout instant.

Chacun enrichit le présent s'il se pose, sur tout ce qu'il entreprend, la question de Nietzsche : *est-ce que cela est de nature telle que je voudrais le faire pour l'éternité ?* La réponse du sculpteur grec Phidias vaut pour toutes les disciplines. Aux alentours de 440 av. J.-C., Phidias se vit commander les statues qui ornent le Parthénon. Lorsqu'il remit sa facture au trésorier d'Athènes, ce dernier refusa d'en payer la totalité : « *Tes statues sont placées au fronton et sur le toit du temple, lui-même bâti sur la plus haute de nos collines, ce qui fait que nul ne les voit jamais que de face. Je ne payerai donc pas ton ouvrage pour le dos des statues, que personne ne voit !*

- *Tu fais erreur*, répliqua Phidias. *Les Dieux, eux, les voient* » ⁽¹²⁾.

Enrichir le présent signifie que l'on s'efforce d'approcher le plus près possible de la perfection, même si seuls « les Dieux » en sont témoins. Dans le domaine de la pensée, cela impose de se hisser au meilleur niveau possible, eu égard à

(11) Clément ROSSET,

« *Le réel et son double* », Folio, 1984, chapitre 2 : l'illusion métaphysique.

(12) Cité dans « *Drucker-Nakauchi : de l'Asie et du monde en général. Réflexions pour l'an 2000* ». Maxima, Laurent du Ménil éditeur, 1997.

Chapitre 5 : Réinventer l'individu.

ses capacités, dans la culture de son temps. L'esprit repousse alors les histoires grotesques, les dogmes absurdes, la propagande vomitive dont vivent les agitateurs au service des Gérants de l'Occident.

Le présent est enrichi ensuite de nos désobéissances et non-obéissances au contrôle social indirect, méthode privilégiée de domination des tyrannies marchandes.

Désobéir et ne pas obéir au contrôle social indirect

La désobéissance et la non-obéissance appartiennent à la catégorie logique de la

négation. La première est active, elle réduit les possibilités de choix en se concentrant sur l'opposition. La seconde est passive, elle autorise d'autres actions. La négation est un exemple de gong à partir duquel se manœuvrent des portes.

Le contrôle social indirect repose sur trois piliers : finance, commerce, médias. Les centres de domination orientent les foules par les armes monétaires, les astuces du commerce, la propagande. Le bon usage de la négation ouvre et ferme les portes discrètement.

■ *Dans le domaine de la finance*, le refus de la dépense est un moyen d'amorcer et de désamorcer des processus qui porteront ultérieurement leurs fruits. Le moteur de l'Occident est le mouvement des capitaux. Les Gérants accroissent le nombre de leurs créatures au moyen d'une augmentation permanente des dépenses. L'action en faveur d'une auto-organisation comme les SEL (Système d'Économie Locale) ; l'installation de centres régionaux de paiements et de compensations entre firmes réalisé en Russie ; la volonté d'organiser l'enchaînement des générations plutôt que les fonds de pensions. Toutes ces orientations sont autant de portes par lesquelles assécher financièrement les mafias dominantes et limiter leur capacité de nuisance.

■ *Dans le domaine médiatique*, la lucidité de Tolkien, exposée dans *Le Seigneur des Anneaux* servira de guide. Au moment où les forces du chaos attaquent la Tour Blanche,

le domaine de Minas Tirith, le Seigneur Dénéthor abandonne sa cité. Il s'immole par le feu après avoir déclaré au magicien Gandalf : « *Contre le pouvoir qui se lève maintenant, Il n'est pas de victoire* »⁽¹³⁾. Le magicien comprendra peu après les raisons de cet abandon. Dénéthor possédait l'une des sept pierres de vision. En la regardant, il avait été abusé par son adversaire : il ne voyait que ce que cette puissance ennemie lui permettait de voir.

Les médias équivalent à la pierre de vision. Ils se situent hors de toute argumentation logique. Ils sont une porte par laquelle les Gérants font entrer leurs intérêts dans notre psyché. L'avertissement est clair. Il importe de se garder de ceux qui, par des paroles avenantes et des images séduisantes, veulent pénétrer dans notre intimité. Par contraste, la protection des victimes de la délation, la rencontre interpersonnelle, bref la non-obéissance aux incitations, désamorcent les miracles inscrits dans la pierre de vision.

Ces quelques exemples illustrent nos capacités d'action fondées sur un enrichissement spirituel du présent et un usage positif de la négation. Vivre un présent « riche » impose d'identifier et d'accepter le potentiel des situations du moment, un peu à la manière d'un chef d'orchestre officiant dans la fosse de l'opéra. Le chef d'orchestre n'a pas d'autorité hiérarchique directe sur les musiciens. Il ne les choisit pas. Cela ne l'empêche pas de les diriger pendant l'exécution. Le présent doit être riche aussi des désobéissances et non-obéissances qui portent le futur. La négation amorce et désamorce des processus qui, en se développant, modifieront le jeu des forces ainsi que notre propre situation. Au cours de ce travail, une révolution intérieure se produit silencieusement.

L'homme libre ne naît pas, comme la déesse Aphrodite, en jaillissant

Conclusion : la révolution silencieuse

de l'écume des flots. Une révolution silencieuse, semblable à celle de l'Aurore qui repousse les ténèbres est bien nécessaire mais il ne saurait y avoir de jaillissement durable et visible. Car le monde de l'occidentalisme exerce des

(13) J.R.R. TOLKIEN,
« *Le Seigneur des Anneaux* »,
Christian Bourgeois, 1991, p. 913.

contraintes permanentes et diffuses qui nous modèlent malgré nous et attaque violemment ceux qui apparaissent trop opposés à son idéal de trafic et de foi. A la manière du chef d'orchestre qui, dans la fosse, agite sa baguette sans qu'on ne le voit, l'agir de l'homme sage doit être invisible.

Il faut aussi ne tenir à rien à tout prix, car cela empêche d'être en correspondance avec le renouvellement constant de toute situation. Nos libertés résultent d'un engagement volontaire à s'intégrer dans le Cosmos où, à l'image d'Arjuna, nous remplissons les devoirs que l'on s'impose.

Mais l'action, dépendante de la position et du moment, est efficace si on renonce par avance à se montrer. Le sage chinois fait l'éloge de la discrétion : ne pas forcer un succès (le trop-plein déborde, le trop pointu s'émousse) ; ne pas s'approprier les résultats bénéfiques car on se montre et on devient une cible ; éviter de saturer un effet (l'excès entraîne la détestation). Face à la toute-puissance de ce qui nous entoure, la liberté résulte du choix judicieux des processus mis en œuvre, et des appuis fournis par un environnement sélectionné avec soin.

En biologie, on parle d'*ecdysis* pour désigner l'abandon d'une ancienne peau afin de renaître sous une forme nouvelle. Dans un environnement discipliné et exigeant, la navigation du sage s'appuie sur des groupes d'appartenance, une conception cosmique de l'action, la volonté de tendre vers la perfection. L'environnement et le comportement s'influencent par interaction et obligent à vivre les tensions entre le dépassement de soi volontaire et la discipline imposée ; entre la confiance accordée à quelques groupes, qui appelle des collaborations, et la volonté de s'impliquer et de faire.

L'homme libre cherchera à gagner sans combattre, à vaincre sans effort, à repérer les différences de potentiel. S'auto-proclamer vertueux est un excès de vanité, du spectaculaire sans profondeur dont il se gardera car la réalité mouvante de son action est constituée de portes qui s'ouvrent et se ferment.

L'homme libre n'est-il pas celui qui, attentif aux moindres signes, effectue son devoir fermement, sans en parler, en sorte qu'on ne trouverait rien à en dire, sinon qu'il est un homme sans qualités ?

La forza del destino

par Omar Mario Vecchio

Comme d'habitude je voudrais aborder le problème par fragments, par tableaux.

A la fin du film de Luis Buñuel, *Le fantôme de la liberté*, (1974), la caméra s'arrêtait sur l'image d'une autruche qui regardait autour avec une expression interrogative ; le doute que le réalisateur nous suggérait s'adressait évidemment à la notion même de liberté humaine selon le point de vue d'une autruche.

Le Destin de la nécessité est le titre d'un beau livre, complexe et essentiel du philosophe italien Emanuele Severino. En effet il serait plus compréhensible d'inverser les termes et parler de la nécessité du destin, qui est un thème cher à un certain théâtre et au mélodrame en particulier. Giuseppe Verdi (sur le livret de Francesco Maria Piave) écrit *La forza del destino*. Dans ce théâtre et dans cette pièce en particulier les hommes ne sont que des marionnettes dans les mains d'un Dieu lointain et implacable : au début du troisième acte, Alvaro chante : « *La vita è inferno all'infelice* » (*la vie est enfer pour le malheureux*) ; est une nuit *oscurissima* (très sombre). Ce pessimisme italien semble se modifier avec le passage des années, mais reste dans l'âme profonde du Sud, mêlé aux chansons : le *mélopessimisme*.

Vers la fin printemps du 1979 je suis parti vers Paris en auto-stop avec un ami. Les fraises de Dijon...

Le soir du 9 juin j'étais dans la banlieue de Dijon et, avant de dormir dans mon sac de couchage à côté de la route, j'ai vu

des tentes (de scouts ?) dressées pas loin. Comme on avait faim (c'était des jours où l'on ne mangeait que des baguettes), on s'approcha pour demander à manger et éventuellement l'hospitalité ; dans les tentes il n'y avait personne, mais, dans une, il y avait une boîte de fraises déjà coupées et garnies avec du sucre et du citron. Ces fraises furent volées par les deux jeunes Italiens et goûtées dans une soirée mémorable, chaude et pleine d'étoiles. En quelque sorte ce fut une forte et *destinale* expérience primaire de liberté. *L'Histoire du soldat* (de Igor Stravinski, d'après le texte de C.F. Ramuz) : « *On ne peut pas être à la fois ce que l'on est et ce que l'on était, avoir ce qu'on a et ce qu'on avait...* »

Le mouvement final du *Guillaume Tell* de Rossini, dont le thème est la liberté des peuples, était utilisé comme musique pour l'ouverture des programmes de la télévision italienne de mon enfance : l'image montrait un ciel avec un drôle de filet dont moi, enfant, je cherchais à m'enfuir en imitant un oiseau (en réalité c'était une image naïve des ondes radio) ; aujourd'hui il est clair que fuir du filet des médias est impossible.

Libérer la voie

Dans l'alpinisme il y a une expérience que l'on fait souvent : celle de libérer la paroi des cailloux ou des pierres non suffisamment solidaires, faux appuis très dangereux pour les autres alpinistes ; il ne s'agit pas de modifier (*d'humaniser*) la condition du rocher, mais, d'une certaine manière, de laisser être sa véritable (solide) nature *pierreuse*. Cette expérience me fait toujours penser à Evola (il était aussi alpiniste) lorsqu'il dit que ce qui est en train de tomber doit être aidé à tomber : tout ça est dit en référence au monde bourgeois, au monde du nihilisme achevé. Cette indication de « révolte » (plus ou moins mal comprise dans les différentes générations) n'est que l'invitation à savoir suivre son propre destin et à savoir l'aimer. Cette acception évolienne du *amor fati* de Nietzsche, en effet, ne débouche pas dans la résignation à l'inactivité, avec nuances mystiques, qu'on a voulu lire dans le dernier Heidegger, c'est *vice-versa* une indication que gardent ensemble, pour l'homme, les deux notions de « liberté

» et de « destin ». L'homme n'a pas le droit à une liberté absolue, et non pas pour le fait que, politiquement, il est toujours limité par la liberté des autres (parenthèse : des trois principes de la Révolution française, *Liberté* est celui que je préfère), mais essentiellement pour le fait qu'il fait partie d'un ordre (KOSMOS) avec les autres étants, avec les pierres, les arbres, les anges et les dieux.

Cette idée d'un KOSMOS (d'un destin) auquel même les Dieux sont sujets c'est, à mon avis, la meilleure notion du Sacré que nous a laissée la Grèce ancienne et Homère en particulier, avant Platon et le platonisme chrétien. Cette idée homérique d'un destin ordonné ne veut pas dire qu'il n'y a pas de place pour la liberté des individus, bien au contraire : il faut imaginer une nécessité à laquelle est nécessaire l'acte de volonté des hommes et des dieux (la différence entre les deux est seulement une question de puissance...). Donc laisser tomber ce qui tombe est aussi laisser être ce qui est, tel qui l'est, est savoir choisir son propre destin, et savoir devenir ce que l'on est.

Lorsque j'étais petit ma mère parlait souvent de la notion (catholique, paulinienne) de la *liberta dei figli di Dio*, la liberté des fils de Dieu ; la liberté dont je parle aujourd'hui est la même que celle des dieux, la liberté de savoir suivre le destin. De cette attitude parlent différemment des propositions qui doivent être bien comprises :

Le texte de l'Evangile de Jean au chapitre 21 verset 18 :

« En vérité, en vérité, je te le dis,
quand tu étais jeune,
tu mettais toi-même ta ceinture,
et tu allais où tu voulais ;
quand tu auras vieilli,
tu étendras les mains,
et un autre te ceindra
et te mènera où tu ne voudrais pas. »

La phrase de Spinoza (reprise de Hegel) :

« La liberté sort de la conscience de la nécessité ».

Je voudrais terminer avec Camus :

« Il faut imaginer Sisyphe heureux ».

L'homme est une méduse vivante

par Daniel Cosculluela

L'idée phylogénétique veut que **Le sommeil est le réveil de l'humain**
l'expansion du monde vivant
ait mis en place un processus de séparation-individuation.

Une plante vit dans un contexte immédiat. Certains animaux ont de la graisse qui constitue une réserve d'énergie leur permettant de visiter un petit bout de planète.

L'homéothermie permet à certains organismes de conserver la même température quand celle de l'environnement varie. Et le sommeil paradoxal, réceptacle biologique des rêves, amorce un début de monde intérieur.

L'organisme garde en lui la mémoire de l'espèce et y ajoute celle de l'individu. Puis le jeu poursuit le processus d'individuation dans le monde vivant. Enfin le mensonge et la comédie préparent à la parole qui porte ce processus d'individualisation à son comble quand le sujet dit « je » et devient une personne.

Il faut donc du sommeil paradoxal et du jeu pour constituer les prémices d'une vie psychique que la parole sculptera et lancera dans la planète des signes.

Le comportement n'atteste pas d'une vie psychique (Cyrulnik). Ce n'est pas parce qu'une limace se tient correctement qu'elle a résolu son Œdipe.

Mais on peut penser que des représentations sensorielles existent dès qu'un organisme est capable de mémoire. Et le lobe pré-frontal (celui qui s'atrophie chez nombre de nos

semblables) permet des représentations anticipées, sans rapport, nécessairement, avec la situation présente. Le rêve aussi est une ébauche de représentations en images et émotions.

Plus le système nerveux est capable d'associer, plus les rêves sont durables : de 30 secondes chez la poule à 20 mn chez l'homme. Plus il y a de sommeil paradoxal, plus l'espèce est joueuse... et plus il y a de curiosité et donc de « *comme si* » (jeux).

La perception organise le système nerveux de façon à rendre possible la représentation qui débouche sur l'évocation. La perception évoque et « *quand ça parle ça historise* ». Le jeu prend place entre rêve et parole.

Chez l'homme, le rêve met en images et émotions dans son monde interne ses grands thèmes permis par son programme génétique et modulés par son environnement.

Le jeu met dans la réalité extérieure le plaisir de l'apprentissage et de la familiarisation et le rêve met dans la réalité intérieure l'émotion due à la révision de ces apprentissages. Le jeu entre rêve et parole amorce la réalisation des désirs. Le degré de liberté supplémentaire qu'apporte le jeu engendre une possible incohérence (à vrai dire l'homme ne peut être que psychiquement incohérent en raison de son cerveau de contextualisateur. Il invente des représentations tellement différentes que ça l'invite à jouer pour voir si ça marche).

C'est pourquoi l'évolution ne peut être que biologique et non historique. L'évolution biologique est permise par la matière vivante qui du simple fait du processus temporel qui se déroule de la vie à la mort pousse l'organisme à se construire autour de tuteurs imposés par l'écologie. La rencontre entre un milieu de forces passives et changeantes et un organisme aux forces actives et exploratrices donne une forme aux individus.

Mais ce raisonnement n'a aucune pertinence dans le monde des récits où chaque groupe humain adhère à une histoire qui en affronte une autre dans un bouillonnement d'idées tel qu'il suffit de changer un récit pour changer l'organisation d'un milieu social.

Chacun s'entraîne ainsi par le jeu à prendre sa place dans son milieu écologique et social. Et s'il en est de l'homme comme du goéland, son milieu en plus d'être écologique et bio-social est narratif. Dans tous les cas il ne s'agit pas de transformer la réalité mais au contraire de l'apprendre en s'y intégrant par le jeu. Plus tard, la personnalité étant presque aboutie, le jeu quittera le domaine des apprentissages et de la familiarisation au monde extérieur, mettra en scène des théâtralisations et des récits.

L'ontogénèse du jeu permet de décrire la condition humaine : apprendre son monde pour mieux le transgresser. Primitivement le plaisir inhérent au jeu dépend de la satisfaction des besoins mais quand au cours de son développement l'être vivant accède au monde des représentations, le plaisir dépend de la satisfaction des désirs.

Il ne s'agit plus d'éprouver le plaisir immédiat déclenché par la perception d'un sourire ou d'une caresse. Il s'agit bien plus de ressentir un charme exercé par une mise en scène, l'ensorcellement n'est plus provoqué par un contact, il est évoqué par un théâtre : *le jeu a abouti dans le mensonge*.

Cet espoir biologique de développement donne le temps des apprentissages et donc des apprentissages d'erreurs (comportements toxiques et souffrances apprises, malfaçons comportementales).

« Si tu veux utiliser une règle dit la tortue, il faut une règle indiquant comment utiliser une règle », Lewis Carroll (*Tortue et Achille*). **De la réalité comme représentation**

Mais il n'y a pas de pensées sans matière et je n'ai pas besoin de règles pour utiliser ma règle. J'ai deux enfants et ne suis pas gynéco, le mystère de ma femme reste entier et celui des déterminants de mon désir aussi. Je ne sais pas comment fonctionne mon cerveau mais il m'arrive de m'en servir.

Les méduses ont un système nerveux si simple qu'elles ne perçoivent qu'un monde simple. Elles avancent en ouvrant

la bouche pour filtrer le plancton. Tant qu'il y en a, pas de problème, beaucoup d'hommes rêvent d'une telle existence. Elles n'ont pas de choix : ni monter, ni descendre, ni reculer. Pas d'angoisse mais la sécurité. Pour l'homme une information partielle peut diffuser et stimuler d'autres neurones à la puissance 50. Donc un cerveau hyper-associant ne peut percevoir qu'un monde hyper-associé.

■ *Premier exemple* : un bébé seul n'est pas un bébé, il n'existe que dans le champ de représentations (fantasmes) familiaux. Les projections des parents sur l'enfant vont devenir des modèles de devenir pour celui-ci, qu'il les accepte... ou y résiste.

■ *Deuxième exemple* : Jupiter est le chien aimé d'un couple aimant qui n'a pas pu avoir d'enfant. Il a été offert à madame par monsieur pour combler le manque et ceci détermine les attitudes de madame vis à vis de celui-ci. Lorsque le couple vint à se disputer, le chien devint le symbole du mariage raté. Au fil de cette dégradation, madame rencontre dans la rue un chien bâtard (Pupuce), expression de la liberté à laquelle elle aspirait. Elle l'adopte.

Dans un premier temps Pupuce se soumit à Jupiter ne mangeant, se levant, n'existant qu'après lui. Mais les attitudes, postures et paroles de la jeune femme devenaient agonistes pour Pupuce et antagonistes pour Jupiter, c'est-à-dire que la représentation de l'espace imaginaire de la jeune femme induisait des communications sensorielles différentes selon la signification donnée aux deux chiens. Les comportements et les métabolismes des chiens devenaient donc les conséquences du fantasme de cette jeune femme.

■ *Troisième exemple* : les lévriers dits remarquables se voient substituer un lot moins remarquable. Le lot encensé réalise des performances supérieures aux lévriers dits sans valeur.

Pourquoi ? Les premiers sont caressés et choyés et les autres mal manipulés. La représentation engendre un comportement des organisateurs de courses qui détermine un stress ou un stimulant pour l'animal.

■ **Quatrième exemple** : lors du premier sourire d'un enfant chaque mère va penser :

- *il me reconnaît déjà ;*
- *il sera aussi gracieux que ma mère (mon père, etc.) ;*
- *je suis une bonne mère, il s'en aperçoit déjà,*

et ceci engendre toutes sortes de comportements adaptés : câlins, baisers, etc.

Comment leur dire que ce sourire est le fruit exclusif de l'action d'un neuropeptide (neuro-transmetteur) et pourtant : *le disant participe au faisant.*

Car la manière dont la mère va interpréter ce sourire vient de sa propre histoire et du sens qu'elle attribue à ce fait. Or 30 à 40 % des mères donnent une interprétation anxieuse au sourire (ex. : il ne sait pas ce qui l'attend !), et ceci entraîne une attitude corporelle radicalement différente. Donc l'histoire du sourire dès sa première manifestation a mélangé le sens et la vie, l'interprétation et la biologie. Le sourire interprété s'est chargé d'histoire et peut se muer en destin.

Notre savoir est notre ignorance

Réalité de premier ordre : la propriété physique d'une chose.

Réalité de second ordre : sa valeur.

Nous ne connaissons jamais de la prétendue réalité que ce qu'elle n'est pas. La connaissance n'existe que pour crier un ordre dans le flux de l'expérience, en tant que tel informe, en établissant des expériences renouvelables et des relations fiables entre elles. Les étapes antérieures de la construction déterminent et donc limitent les suivantes. Cela signifie que le réel se manifeste uniquement là où nous ne pouvons décrire et expliquer ces échecs que par les concepts mêmes dont nous nous sommes servis pour construire ces structure défailtantes.

Du point de vue de l'humain cela signifie que nous nous sentons en harmonie avec notre vie, notre destin, notre femme, Dieu et la nature qu'aussi longtemps que la réalité de second ordre convient, c'est-à-dire ne blesse en aucun endroit.

Tant que ce sentiment persiste nous sommes en mesure avec une plus ou moins grande sérénité de surmonter des problèmes même importants qui de ce fait n'en sont pas. Si ce sentiment de convenance disparaît c'est la névrose, le désespoir, le blocage, etc.

L'erreur dont nous sommes tous prisonniers consiste à penser que la construction d'une réalité qui convient passablement peut donner la certitude que le monde est vraiment ainsi. Cette réalité de second ordre qui détermine notre vision du monde, nos pensées, nos sentiments, nos actions et nos décisions est le résultat d'un ordre tout à fait particulier que nous imposons en quelque sorte à la diversité kaléidoscopique et fantasmagorique du monde et qui n'est donc pas le résultat de la compréhension du monde réel mais au contraire construit un monde particulier. Mais nous n'en avons pas conscience et supposons que cette construction existe indépendamment de nous. En fait on nous apprend des jugements et leurs liens avec d'autres jugements et c'est une totalité de jugements qui nous est rendue plausible.

Si nous commençons à croire quelque chose ce n'est pas une proposition isolée mais un système entier de propositions. Ce ne sont pas des axiomes qui me paraissent évidents mais un système dans lequel conséquences et prémisses s'accordent un appui mutuel. Cette réalité de deuxième ordre est le fruit de la communication. Aucun être vivant supérieur ne pourrait survivre s'il devait comprendre le monde uniquement par ses propres moyens. Les espèces primitives disposent d'une sorte de « mode d'emploi génétique » et quand leur programme ne convient plus, elles meurent. Mais chez les humains, l'inné passe après la socialisation et celle-ci procède de la communication, c'est-à-dire des indications concernant la façon de voir le monde.

Ceci est d'ailleurs aussi vrai pour la réalité de premier ordre. En effet, comment puis-je être certain que quelque chose existe vraiment si je ne l'ai pas constaté moi-même. Je crois qu'une ville existe parce qu'elle figure sur une carte et que des gens m'en parlent et que je peux acheter un billet d'avion et beaucoup d'autres preuves fictives du même

genre. Ainsi de l'arbre de Berkeley qui tombe dans une forêt déserte : y fait-il du bruit dès lors que personne ne l'entend ? Ceci veut dire que notre liberté est bornée par nos perceptions extérieures et intérieures car dans notre monde intérieur non seulement les objets (au sens large) persistent comme tels mais aussi la signification et la valeur qu'on leur a données. Nous vivons donc dans une réalité imaginaire qui toutefois nous permet de prendre des décisions et d'agir. La « vérité » de la réalité est un faux problème et son caractère fictif ou hypothétique n'altère en rien le résultat de l'usage.

■ *Premier exemple* : Le nombre imaginaire $x^2 + 1 = 0$, $x^2 = -1$, $x = \sqrt{-1}$, or ce résultat est unimaginable car la règle veut qu'aucun nombre $>$ ou $<$ divisé par lui-même ne puisse donner une valeur négative. Mais ce nombre i intégré dans des calculs permet d'arriver à des résultats pratiques.

■ *Deuxième exemple* : héritage 17 chameaux, 3 enfants. Le 1^{er} a la $1/2$, le second a $1/3$ et le 3^e $1/9$. Un mollah arrive et propose son chameau. Le nombre 18 permet l'opération ($9 \cdot 2 = 18$) et le mollah repart avec son chameau.

Ainsi si une fiction s'épuise on passe à une autre fiction qui engendre une autre réalité. Le but : meilleure adaptation d'une fiction du réel à des objectifs concrets à atteindre.

Techniques des fictions ou du comme si - flexibilité

■ *Troisième exemple* : la valeur historique de la prédiction, dans un hôpital autrichien, un homme est en train de mourir. A son chevet l'équipe médicale énonce le propos suivant : si on parvient à diagnostiquer son mal on pourra le traiter. Un médecin eut alors l'idée de faire venir un grand diagnostiqueur. Celui-ci arrive, visite le malade, et déclare solennellement « *Moribundus* » et s'en va. Dans les semaines qui suivirent le malade se rétablit. Quelques années plus tard il rendit visite au diagnostiqueur pour le remercier.

« Mais dans les meilleures heures nous nous réveillons suffisamment pour savoir que nous rêvons », Wittgenstein (Lettre à Engelmann).

Toute liberté est conditionnelle

La neutralité est une des conditions de la liberté. Elle se définit

comme une position d'équilibre entre des forces de directions contraires qui se trouvent de ce fait dans un état optimum de disponibilité. On va du passé au futur par la décision. Celle-ci s'opère à partir du point de neutralité qui désigne la possibilité de la liberté. La décision est d'abandonner l'infantile qui est rêve de tout garder en choisissant ceci et donc en laissant de côté cela. La décision est une folie disait Kierkegaard, parce qu'elle est un saut dans l'inconnu et la nouveauté, plus précisément parce qu'elle est une perte dont on ne sait pas, dont on ne sait jamais, si elle pourra être compensée. La sortie de l'infantile pour l'humanité comporte la tolérance d'une perte. C'est cette perte qui est au cœur de toute décision mais elle n'est possible que si l'énergie potentielle est surabondante, si elle fait sentir que la perte n'est rien auprès de la richesse de ce qui s'ouvre vers demain. Les gens qui ne choisissent pas sont des moteurs à gaz pauvres. Ils ont peur de tout perdre s'ils perdent quelque chose. La décision suppose donc la générosité, laquelle suppose la conviction que la dépense n'épuisera pas les forces, la certitude que la perte est le grand moyen de gagner. Seul le passage par le point de neutralité peut donner cette conviction et cette certitude. Ce point devient alors la condition de la liberté, il est un autre nom de ce que la tradition désignait par le libre arbitre. Si l'on ne passe pas par cet état comme lieu de concentration des forces potentielles, il n'y a pas de perte possible et donc pas de choix, pas de décision qui trace aujourd'hui la voix de l'avenir. Le modèle du non-choix, c'est la répétition c'est-à-dire la forme de relation aux autres et au monde à laquelle notre premier entourage nous contraint. Seule une réalité de même structure constituant un autre modèle peut représen-

ter un élément de choix. Mais pour y accéder, il faut en passer par le point de neutralité, point d'équilibre entre le passé et le futur, entre ce qui s'impose et ce qui peut advenir, entre ce qui est subi et ce qui peut être produit.

Mais il faut pour cela trouver des forces dans la régression afin de les libérer et les rendre disponibles en vue d'un futur. Cela suppose de les retrouver dans la forme qu'elles revêtent dans l'infantile, de les rechercher et de les reprendre là où elles sont demeurées dans leur fixité répétitive. Des forces ont été enchaînées dans le passé : il faut revenir à elles pour les délivrer. Elles étaient mortes, il faut les rendre à la vie pour qu'elles puissent être réutilisées en vue de l'avenir.

Avec Orphée il faut descendre aux enfers et trouver le chemin qui permettra de s'en sortir

Il faut donc désensabler et découvrir les forces jugulées. Le passé est ce qui dans l'actuel est enfermé dans la mort. Mais cette régression ne saurait être le point de départ de la modification si elle n'est pas actualisée comme soutenant la structure présente de l'individu. Ce processus d'intégration peut seul en faire une énergie disponible. D'où la signification de ce point neutre, point de mobilisation des forces.

On ne peut choisir le futur que si l'on commence par reprendre à notre compte toute notre histoire. Le premier temps est donc celui de la réintégration psychique, du renoncement à l'extériorité de soi-même. Cela seul permet de rendre contemporain le rêve rehaussé au rang de désir et via le point de neutralité de possible.

Ainsi le destin est par la liberté transformé en histoire.

Pasolini ou la liberté de la mort

par Laurent Brogini

*« La mort est à la fois terme
et commencement, à la fois
séparation et union plus
immédiate avec soi-même »*

Novalis.

« Tant que je ne serai pas mort, personne ne pourra être certain de vraiment me connaître, de pouvoir donner un sens à mon action, laquelle, en tant que moment linguistique, reste difficilement déchiffrable » (P.P.P., L'Expérience hérétique).

« L'homme s'exprime surtout par son action. [...] Mais son action manque d'unité, c'est-à-dire de sens tant qu'elle n'est pas accomplie. [...] Mourir est donc absolument nécessaire parce que, tant que nous sommes en vie, nous manquons de sens, et le langage de notre vie par lequel nous nous exprimons et auquel nous attachons la plus grande importance est intraduisible : un chaos de possibilités, une recherche de relations et de significations sans solution de continuité » (P.P.P., L'Expérience hérétique).

Voici ce que dit le protagoniste de *Orgia*, dans l'épilogue de la tragédie. L'acteur s'est dénudé, il s'est rapidement et sommairement déguisé en femme. L'homme « commence à accomplir les gestes qui lui permettront de se pendre ». En voix off, le poète. Il parle de lui-même :

*Mon langage deviendra muet par excellence,
 outre que pour l'éternité... Néanmoins
 ceux qui viendront demain matin et lèveront les yeux pour le déchiffrer
 comprendront quelle force terrible jamais imaginée jusque-là
 aurait eu mon désir d'être libre
 si j'avais vaincu mon instinct
 par lequel la mort
 avait décrété vaine toute espérance.
 Le petit groupe de gens que le soleil conduira ici
 délégué par le monde immense de l'histoire
 (les voisins silencieux, les gendarmes
 avec leur sueur triste, les infirmiers
 venus de la campagne : je les vois d'ici !)
 se trouveront devant un phénomène d'expression
 indubitablement nouveau, nouveau au point de faire scandale
 et de couvrir de merde, en fait, tout leur amour. »*

On retrouva le corps déchiqueté de Pasolini dans le petit terrain de football d'Ostia, à la périphérie de Rome. Combien furent-ils, « les voisins silencieux, les gendarmes/ avec leur sueur triste, les infirmiers/venus de la campagne » à comprendre qu'ils se trouvaient là « devant un phénomène d'expression indubitablement nouveau » ?

La mort violente de Pasolini, cette mort en forme de rite, cette mort qu'il prophétisa tout au long de son œuvre est langage pur, langage non écrit, non parlé, langage actif d'un homme qui de la poésie au cinéma, de la peinture (car Pasolini fut aussi peintre) à la littérature, de la critique à la linguistique, du théâtre à la politique a toujours tenté de mettre de l'ordre, du sens, dans le chaos de la vie.

« Il faut avoir le courage de définir toute vie comme un langage », écrit-il d'ailleurs dans *L'Expérience hérétique*. Il y a donc une « contamination » au sens où les différents langages, celui des mots, celui de l'image, bien sûr, mais aussi celui du comportement, celui de la vie physique, celui de la mort, entrent en fusion pour transmuier la réalité, pour lui donner sens. En somme, *« la réalité n'est en dernière analyse, que du cinéma en nature »*. Il s'ensuit donc que l'action elle-même est le premier et le principal, l'ultime langage humain. A partir du plan-séquence de notre vie, en

visionnant le film de notre vie, ces milliers de kilomètres de pellicule qui fixent chacun de nos instants, il convient de sélectionner, de réunir en une séquence définie les seuls moments significatifs et susceptibles de donner un sens à notre vie. Donner du sens à nos gestes quotidiens, à nos réveils, à notre façon de se laver les dents, de marcher, de boire un verre de vin, à notre apathie, à nos colères, nos amours, à nos pensées. Cette opération de synthèse, de découpage et de collage constitue au cinéma le montage. Il intervient à la fin du film, lorsque tout est accompli, lorsque acteurs et techniciens sont déjà repartis, lorsque que les décors ont été rangés. Au montage cinématographique correspond la mort, « *transsubstantiation sémantique du signe* » (*Res sunt nomina*, in *L'Expérience hérétique*). La mort qui donne sens, qui exacerbe ce que fut notre vie.

Nous sommes en face de deux questions. D'une part cette mort qui cloua Pasolini au ciel d'Ostie en cette nuit du 2 novembre 1975, entre le jour des héros et celui des morts, n'a-t-elle pas été délibérément, volontairement désirée par Pasolini ? Quel sens cette vie acquiert-elle dans cet accomplissement violent ? Quel mystérieux symbole Pasolini voulut-il forger ?

De l'autre, il y a cette affirmation que résume en ces termes Maria Antonietta Maciocchi : « *Une société s'était vengée. La haine déchaînée contre Pasolini trouve, en effet, son expression sociale dans la façon même dont fut accompli le crime : une exécution publique effectuée de manière spectaculairement sanguinaire pour que chacun voie et comprenne.* »

Ambiguïté dans cette mort qui indique, en le surplombant, le chef-d'œuvre pasolinien. Ambiguïté dans cette mort qui, en même temps, débarrasse la société qui n'aspire qu'à perpétuer son confort et sa normalité, de celui qui transgressa ses lois et sa morale.

Pasolini auteur de sa propre mort ?

Essayons d'esquisser quelques recoupements. En 1964, paraît le recueil *Poésie en forme de rose* dans lequel nous trouvons ce poème :

*Quant à l'avenir, écoutez :
ses fils fascistes
feront voile*

vers les mondes de la Nouvelle préhistoire.

Moi je resterai là

comme celui qui rêve son dommage

sur les rives de la mer

où recommence la vie.

Seul ou presque, sur le vieux littoral

parmi les ruines d'anciennes civilisations,

Ravenne

Ostie ou Bombay – peu importe –

avec des dieux qui s'effritent, de vieux problèmes

– comme la lutte des classes –

qui se dissolvent...

Comme un partisan

mort avant mai 1945,

je me décomposerai lentement,

dans la lumière déchirante de cette mer,

poète et citoyen oublié.

(Ce texte sera repris dans *Poésie* paru en novembre 1975).

Trois villes sont citées. Trois villes situées en bordure de mers et ayant appartenues à d'anciennes civilisations. Ravenne est la ville natale de son père, Bombay évoque assurément l'univers rêvé des mythes qui intéressaient au plus haut point Pasolini (il était un lecteur assidu de Carl Gustav Jung) et enfin Ostie, là où il trouva la mort. Mais Ostie est aussi le lieu « *où recommence la vie* ».

Revenons maintenant à un texte de Pasolini paru en 1970 dans la revue *Nuovi Argomenti* :

« Tout volontaire qui recherche une mort significative comme "exhibition" doit se rendre sur la ligne de feu, à dessein : il n'y a pas d'autre lieu où il puisse réaliser rigoureusement son programme.

Seule la mort du héros est un spectacle ; elle seule est utile.

Les metteurs en scène-martyrs se trouvent donc toujours par décision autonome, stylistiquement sur la ligne de feu : c'est-à-dire sur le front des transgressions linguistiques. A force de provoquer le code (c'est-à-dire le monde qui en fait usage), à force de s'exposer, ils finissent par obtenir ce qu'agressivement ils veulent : être blessés et tués avec les armes qu'eux-mêmes offrent à leur ennemi. C'est sur ce front qu'ils réalisent leur "liberté" – celle de contredire jusqu'à l'extrême conséquence

la norme de la conservation, et c'est là que le spectateur réalise sa propre liberté, qui est de jouir de la liberté de l'autre » (L'Expérience hérétique).

Juste avant, il nous explique ce que signifie pour lui la liberté :

« Liberté ». Après avoir bien réfléchi, j'ai compris que ce mot mystérieux ne signifie rien d'autre, à la fin, dans son tréfonds, que... "liberté de choisir la mort". C'est là, il n'y a pas de doute, quelque chose de scandaleux, parce que vivre est un devoir [...]. La nature elle-même donne son accord : pour nous aider à être amoureuxment attaché à la vie, elle nous pourvoit de "l'instinct de conservation". [...] La nature est ambiguë : ne nous pourvoit-elle pas aussi de l'instinct contraire, du désir de mourir. Ce conflit, qui n'est pas contradictoire – comme le voudrait notre esprit rationnel et dialectique – mais ne fait qu'exprimer une opposition est donc non progressif, incapable de synthèses optimistes, se déroule au fond de notre âme : dans le fond inconnaissable comme on le sait. Mais les "auteurs" sont chargés de rendre ce conflit, comme ils peuvent, manifeste et explicite. Ils ont en effet le manque de tact et l'inopportunité nécessaire pour révéler de quelque façon "le désir de mourir" et de se soustraire donc aux normes de l'instinct de conservation : ou plus simplement de se soustraire à la conservation. La liberté est donc un attentat masochiste à la conservation. La liberté ne peut être manifestée autrement qu'à travers un grand ou un petit martyr. Et chaque martyr se martyrise lui-même à travers le bourreau conservateur. »

Tout commentaire est superflu. Il n'y a pas de création sans retour au chaos. Avant de germer, la semence doit se décomposer et mourir : encore une image que nous lègue Pasolini dans un de ses poèmes (*la nuova gioventù*). Il y aurait donc deux vérités, celle du niveau technico-linguistique, celui sur lequel se fonde toute expression, et le niveau de l'acte, de la réalité pure, qui devient mythe et qui assure la renaissance. Par sa mort, l'auteur passe d'une vie illusoire à une vie réelle. Elle est l'instant où recommence la vie, celui de la plus grande transgression du code, celui où la force d'expression est la plus grande nous donne un exemple du désir de cette part d'éternité :

« La divinité assassinée n'est jamais oubliée, bien qu'on puisse oublier tel détail de son mythe. [...] Ces divinités assassinées par les hommes ne sont pas vengées et n'ont même pas gardé rancune aux assassins, au contraire, elles leur ont montré comment tirer profit de leur mort. [...] On sait seulement qu'elles sont venues sur la terre afin d'être utiles aux hommes et que leur œuvre maîtresse dérive directement de leur mort violente. »

Si je cite Eliade, c'est de manière intentionnelle car Pasolini fut profondément marqué par la pensée de celui-ci. Pourtant, Pasolini ne parla ou ne cita guère Eliade. Dans un article de critique littéraire, Pasolini écrit à propos du livre de Mircea Eliade, *Aspect du mythe*, les lignes suivantes : « ...Ce n'est pas un grand livre... pas même un grand livre de vulgarisation. Je lui trouve un je ne sais quoi de gris, d'élémentaire et de fanatique qui en limite le charme » (P.P.P., *Descriptions de descriptions*). Or les lecteurs d'Eliade savent bien que ce livre est axé sur la conception archaïque d'une nature vivante, sur l'idée d'une réalité en tant que pur langage, une réalité qui parle à l'homme à travers les innombrables symboles que sont les arbres, les nuages, les soleils couchants, la lune, les fleuves, les montagnes. La clé de voûte d'*Aspect du mythe* est le mythe cosmogonique, celui qu'utilise justement Pasolini lorsqu'il théorise la fonction de la mort. Mieux, c'est certainement dans ce livre que Pasolini a puisé le mythe de Hainuwele dont il se servira dans *Medea* (le corps de Hainuwele fut déchiqueté puis enterré pour donner naissance aux plantes). Si Pasolini se garde de proclamer à tous vents la similitude entre sa conception de la réalité et celle des sociétés « archaïques » dont parle Eliade (ce qui aurait en fait apporté des arguments à ses théories sur le cinéma, théories basées, précisément sur l'idée centrale de la réalité en tant que langage), c'est qu'il brouille les pistes, peut-être à la manière d'un alchimiste qui protège les mystères qui lui permettent d'atteindre à la transmutation.

Pasolini, « brouilleur de pistes »

Il s'y emploiera tout au long de la seconde partie de sa vie. Son

langage se dédouble, se chargeant d'ambiguïté ; sa vie, à ce

moment-là, oscille entre une « vitalité désespérée » et une activité technique et empirique fébrile faisant de lui un homme à l'écoute des langages de la réalité.

Pasolini auteur de sa propre mort ? Allons plus loin dans le déchiffrement du langage pasolinien, dans cette contamination entre le langage et la réalité qui conduisit l'auteur à faire, en toute lucidité, de sa mort violente un acte créateur.

Pour ce faire, nous allons tenter de travailler sur le poème de Pasolini, *Patmos*. Il va sans dire que les explications que nous proposons ne sont que des pistes, des tentatives qui en aucune espèce ne valent pour preuves. Pourtant, à l'issue de ce jeu auquel nous allons nous livrer, nous serons en possession de quelques clés troublantes.

Les vers de *Patmos* furent écrits le 13 et 14 décembre 1969, au lendemain de l'attentat à la Banque de l'Agriculture de la place Fontana, à Milan. Une bombe, déposée en ce lieu fit quatorze morts. Animé du besoin impérieux d'écrire, Pasolini compose sur le champ près de deux cents vers.

*Je suis en état de choc
est parvenue jusqu'à Patmos l'odeur que flairent les chapelains
les morts avaient tous de cinquante à soixante-dix ans
l'âge que j'aurai dans quelques années, révélation de Jésus-Christ
que Dieu pour montrer à ses esclaves
– ce qui doit arriver bien vite –
a signifié par l'envoi de son ange
à son esclave Jean.*

[...]

*Et qui est sous le choc rit avec les yeux d'Antonioni
qui atteste la parole de Dieu et le témoignage de Jésus-Christ
Et Pasolini rit lui aussi,
tout ce qu'il a vu tandis que Moravia
est distrait, heureux celui qui lit,
et ceux qui entendent les paroles de cette prophétie.*

Avec ce dernier vers, tiré de l'Apocalypse, Pasolini annonce sa prophétie sur « *ce qui doit arriver bien vite* ». Il fait alors l'appel des quatorze morts, avec nom et prénom. A l'appel de chaque nom répond un cri : « *Présent !* » Mais il s'agit moins

d'un cri que d'une note brève et ironique. Les renseignements qui ont trait au mort sont distraitemment déclinés : état civil, profession, parfois une allusion à son aspect physique, à son âge, à la veuve, aux orphelins. L'appel commence :

Attilio Valè : présent !

52 ans, il habitait à Mairano di Noviglio.

Il vivait séparé de sa femme depuis huit ans ;

c'était un bel homme, d'environ un mètre quatre-vingts

il était marchand de bétail.

L'un de ces courtiers est :

Pietro Dendenna (présent !), 45 ans,

il vivait à Lodi dans un nouvel immeuble au 11 de la Via Italia

avec sa femme Luisa Corbellini, sa fille Franca, 17 ans

[...]

Courtier de son métier,

il fréquentait régulièrement le marché de Piazza Fontana

en homme de lettres schizoïde, je ne serais pas étonné

qu'il figure tel quel dans une huile du Prado

ou qu'il ait eu un faible pour l'Inter ;

il y a à Lodi de petites arcades tristement septentrionales

– contre un ciel sombre, aux nuages bas –

misère du temps des Ancêtres, odeur de vache !

C'est le jour des morts (tous présents).

Quant à Paulo Gerli, 77 ans (présent)

[...]

Le troisième mort de l'appel est :

Eugenio Corsini, 55 ans, présent !

Notons dès à présent certains détails :

Tout d'abord les noms de Pietro Dendenna et de Paolo Gerli voisinent, au détriment de l'ordre alphabétique. Ces deux noms respectent l'ordre dans lesquels ils se présentent dans le prénom « Pier Paolo ».

D'autre part, dans le vers « *en homme de lettres schizoïde, je ne serais pas étonné qu'il figure tel quel dans une huile du Prado* » il s'agit de Pasolini lui-même. Il se décrit comme « schizoïde », c'est à dire « séparé », « dissocié ». D'ailleurs, après s'être attardé quelque peu sur Dendenna,

l'auteur introduit le passage au récit de Paolo Gerli par la locution inhabituelle dans le poème « quant à Paolo Gerli ». Et puis, comme si Pasolini voulait nous faire signe, la réponse « Présent » ne figure entre parenthèses que lorsqu'elle concerne les deux noms de *Pietro* Dendena et de *Paolo* Gerli. Alors que toutes les victimes de la Piazza Fontana sont vraiment mortes, Pier Paolo est encore vivant. Et pour éliminer le moindre doute, Pasolini renchérit à la fin de la même strophe : « *Il y a à Lodi de petites arcades tristement septentrionales – contre un ciel sombre, aux nuages bas – misère du temps des Ancêtres, odeur de vache !* »

C'est le jour des morts (tous présents) ». C'est le jour des morts est en fait écrit en dialecte milanais, (*L'è il di di mort*) comme pour souligner quelque chose, comme pour en souligner l'importance. Ainsi, dans ce contexte, on pourrait traduire : « le jour des morts, le 2 novembre, *Pier Paolo* sera présent, c'est à dire mort ; pour l'instant, il est encore en vie. »

En ce qui concerne le vers : « *Je ne serais* » « Une huile du Prado » pas étonné qu'il figure tel quel dans une huile du Prado », l'explication, s'il en existe une, est un peu plus complexe. Quel est ce tableau auquel Pasolini fait référence ? Selon un témoignage de Pier Paolo Pasolini, il s'agit de *La Forge de Vulcain* de Velázquez. Dans cette toile, Apollon (le dieu de la poésie...) couronné de laurier et d'un halo de lumière, apparaît à Vulcain, représenté sous les traits d'un simple forgeron entouré de ses aides qui assistent avec étonnement à l'apparition divine (il est à remarquer que dans le *Decameron*, Pasolini apparaît à plusieurs reprises comme le Vulcain de Velázquez : un bandeau dans les cheveux et une écharpe en cuir autour des reins). En outre, il n'est pas étonnant que Pasolini ait été inspiré par Vulcain : le forgeron divin est l'artisan par excellence, celui dont le langage est celui de la réalité. Nous touchons encore une fois au thème de « l'action en tant que langage ». (Pour l'anecdote, remarquons aussi que Velázquez a peint son tableau à Rome et qu'il a choisi ses modèles parmi les adolescents romains... à la manière des « *Ragazzi di vita* » chers à Pasolini !)

Poursuivons la lecture. A un moment, Pasolini s'exclame :
*« les quatorze dernières vaches ! Les quatorze dernières vaches !
 Voici le sens mystérieux des sept étoiles ;
 [...] Les sept étoiles sont les sept anges des sept églises
 et les sept lampadaires sont sept Eglises
 Eh bien,
 je n'ai pas l'intention d'écrire toute l'Apocalypse :
 il suffit désormais d'en faire le projet ;
 [...] Nous vendrons donc sous peu nos quatorze dernières vaches
 aux Voisins en 1970 avant Jésus-Christ ».*

Les quatorze dernières vaches peuvent trouver leur explication dans la Bible : au pharaon qui lui raconte son rêve, Joseph explique que les quatorze vaches du songe représentent les futures années de son règne.

A présent, jouons avec les chiffres, comme de vieux kabbalistes (!) : Le Christ est mort à l'âge de 33 ans. En 1969, l'année de l'attentat de la Piazza Fontana, Pasolini avait 47 ans. $47 - 33 = 14$. Voilà nos quatorze vaches qui correspondent à 14 années. Pasolini a donc vécu quatorze ans de plus que le Christ.

De façon métaphorique, on peut comprendre le passage : « Nous vendrons donc sous peu nos quatorze dernières vaches aux Voisins en 1970 avant Jésus-Christ » comme signifiant « nous nous apprêtons à mourir en 1970 ». Pourquoi avant Jésus-Christ ? Parce qu'au moment où il écrit ces vers, « l'un », « le premier est le dernier », « le vivant », comme Pasolini se nommait parfois dans ses poésies, n'est, tout comme le Christ avant sa crucifixion, pas encore entré dans la vie mythique. Il doit donc dire « en 1970 AVANT J.-C. ». Nous avons là tous les ingrédients : le jour de la mort : le 2 novembre, l'année : 1970. Pasolini s'est trompé de cinq ans...

D'autres soupçons existent concernant cette mort que recherchait Pasolini. Le plus clair est celui qui se trouve dans *La divine Mimésis*. Ce petit livre, paru en Italie en 1974, comprend notamment une préface écrite par l'auteur mais mise sous la plume de son éditeur (*La note de l'éditeur*), Einaudi. Dans cette préface, Pasolini-Einaudi, décrit sa mort précisément : « Il est mort, tué à coup de bâton, l'an

dernier à Palerme », peut-on lire. Suit une description quasi policière, des différents documents qui ont été retrouvés : « un petit bloc-notes dans la poche intérieure de la portière de la voiture, une feuille quadrillée remplie d'une dizaine de lignes trouvée dans la poche de veste du cadavre. »

La mort, librement consentie, non pas comme une tentative esthétique mais comme « *phénomène expressif incontestablement nouveau* ». Elle est pour Pasolini, l'aboutissement d'une construction. Elle est aussi celle de sauver le corps, de le protéger de sa prochaine destruction en l'inscrivant dans le langage. On tue le corps et on sauve le langage. Le langage, au sens large tel que l'« entendait » Pasolini, qui donne sens, au moment de la mort, au chaos de possibles que fut notre vie. On tue le corps pour que survienne le mythe transformateur du monde. Le langage, la langue, qui appelle à la présence – la présence de la vie de Pier Paolo Pasolini – et que Heidegger caractérisait ainsi : « *Quelle présence est plus haute, celle que le nom appelle ou celle qui est devant nous ?* »

*Ceci est presque certainement
ma dernière poésie en frioulan ;
et je veux parler à un fasciste
avant que lui ou moi ne soyons trop loin*

*C'est un jeune fasciste
il doit avoir vingt-et-un, vingt-deux ans :
il est né au pays et il est allé à l'école en ville.*

*Viens, viens ici, Fedro.
Ecoute. Je veux te tenir des propos
qui ressemblent à un testament.
Mais souviens-toi, je ne me fais pas d'illusions
à ton sujet : je sais, je sais bien,
que ton cœur n'est pas, et ne peut pas être
un cœur libre, et que tu ne peux être sincère :
mais, même si tu es mort, je veux te parler
[...]*

*Prends ce poids sur tes épaules, toi garçon qui me hait :
charge-t'-en. Il luit dans le cœur. Et mon pas sera léger,
j'irai de l'avant, choisissant pour toujours
la vie, la jeunesse.*

1922

Naissance à Bologne, le 5 mars, de Pier Paolo Pasolini. Son père est officier de carrière, sa mère est institutrice.

1936

Etudes universitaires à Bologne : littérature italienne, philologie romane, histoire de l'art.

1941

Pasolini fonde les revues *Eredi* et *Il Setaccio* qui publient quelques unes de ses poésies en dialecte frioulan.

1945

Guido, le frère de Pier Paolo est tué avec d'autres membres du groupe dirigeant de la division partisane « Osopo » par un commando de partisans garibaldiens. Pier Polo publie *Poesie*. Il adhère au mouvement indépendantiste « *Patria del Friul* ».

1946

Pasolini se rapproche du Parti Communiste Italien. Publication du recueil *I Pianti*.

1947

Inscription au PCI. Il publie des traductions de poètes catalans.

1949

Publication du recueil *Dov'è la patria*. En octobre, à la suite d'une dénonciation pour corruption de mineurs, il est expulsé du PCI pour « indignité morale et politique ». Il perd son poste d'enseignant et, durant l'hiver, s'installe avec sa mère à Rome. Son père les rejoindra en 1951.

1950

Pasolini gagne sa vie avec des cours particuliers et des corrections d'épreuves. Il écrit dans « *Paragone* », « *La libertà d'Italia* », « *Il Quotidiano* », « *Il Popolo di Roma* », « *Il Giornale* », « *Il Lavoro* », « *Il Mondo* », et « *La Fiera Letteraria* ».

1953

Premier scénario, en collaboration avec Giorgio Bassani : *La donna del Fiume*.

1955

Publication du *Canzoniere italiano*. Toujours avec Bassani, scénario de *Il prigioniero della montagna*. Parution du roman *Ragazzi di vita* qui provoque un scandale. Pasolini fréquente Moravia et Elsa Morante.

1956

Collaboration au scénario de *Le notti di Cabiria* de Fellini. Critique littéraire à l'hebdomadaire « *Il Punto* ».

1959

Parution du roman *Una vita violenta*. Franco Rosi tourne *Morte di un amico*, d'après une idée de Pasolini.

1960

Traduction de l'*Oreste* d'Eschyle. Il publie des articles remontant aux années 1952-1957. Voyage en Inde avec Moravia et Elsa Morante.

1961

Collabore au scénario de *La ragazza in vetrina* de Luciano Emmer et achève le tournage de *Accattone*, qui est présenté au festival de Venise.

1962

Collabore au scénario de *La Commare Secca* de Bertolucci et tourne *Mamma Roma*. Présenté à Venise, il lui vaut une plainte pour pornographie, retirée par la suite. En automne, il tourne *La Ricotta*, un épisode du film *Rogopag*, avec Rossellini, Godard et Gregoratti. Le film sera séquestré en 1963 pour « outrage à la religion d'Etat ».

1964

Projection à Venise de *Il Vangelo secondo Matteo*. Parution de *Poesia in forma di Rosa*.

1965

Avec Moravia, Pasolini prend la direction de la revue « *Nuovi Argomenti* ». Il tourne *Uccellacci e uccellini*.

1967

Tournage de *Edipo* et première projection au Festival de Venise.

1968

Teorema sort en même temps comme film et comme livre et provoque une plainte pour obscénité, suivie d'un acquittement. Pasolini prend part au mouvement de contestation contre la biennale de Venise.

1970

En présence de Maria Callas et de très nombreux acteurs et réalisateurs, il présente *Porcile*.

1971

Dans le cadre des « Semaines du cinéma » de Grado, Pasolini présente le *Decameron*. Il est, une nouvelle fois, accusé d'obscénité. Il publie les poésies de *Trasumanar et organizzar*. Les dernières poésies, écrites dans l'île de Skorpis, sont dédiées à la Callas.

1972

Parution de *Empirismo eretico*. Pasolini tourne *Dodici dicembre* et présente *I racconti di Canterbury*.

1973

Pasolini inaugure, pour « *Il Corriere della Sera* », une série d'articles de fond. Tournage de *Le mura di Sana*, bref documentaire sur la destruction de la ville de Sanaa dans le désert du Yémen. Mariage de Ninetto Davoli, son ami depuis de longues années.

1974

Début du tournage de *Salo o le 120 giornate di Sodoma*.

1975

Publication de *Il padre selvaggio*, projet de film et de la *Nuova gioventù*. Dans *Scritti Corsari* sont réunis les articles parus dans « *Il Corriere della Sera* ». Parution de *La divina Mimesis*. Le 3 novembre, le corps de Pasolini est retrouvé dans un terrain vague près d'Ostie.

Liberté

par Anne Pérol

En introduction, je vais vous raconter une fable.

Il était une fois une grenouille qui **Le scorpion et la grenouille**
vaquait à ses occupations sur le

bord d'une rivière. Un scorpion vint à passer. Comme il voulait passer de l'autre côté de la rive, il demanda au batracien de l'aider à traverser le fleuve en le portant sur son dos car il ne savait pas nager. La grenouille, méfiante, lui déclara :

« – *Oui mais je crains fort que tu me piques avec ton dard, quand nous serons au milieu de la traversée !!?*

– *Allons, un peu de jugeote, si je te pique, tu meurs, et si tu meurs, je coule avec toi.*

– *C'est vrai, dit la grenouille, monte sur mon dos.* »

Ainsi fut fait. Arrivés au milieu de la rivière, le scorpion planta son dard dans le dos de la grenouille.

« – *Tu m'avais pourtant dit que tu ne me tuerais point !*

– *Oui, oui, mais c'est plus fort que moi, je ne sais pas faire autrement !* ».

Avant de couler, la grenouille s'exclama :

« – *Mes parents avaient bien raison. Ils m'avaient toujours dit de ne jamais faire confiance aux scorpions.* »

Quelle est la morale de cette histoire ?

Avant de répondre, nous allons au préalable nous poser quelques questions : quel était l'objectif de la grenouille ? Rendre service, innover peut-être ? Mais pourquoi un tel comportement suicidaire (aucune prise de garantie, adoption sans condition de la proposition de l'autre) ? Tout se passe comme si la grenouille avait un autre objectif, inconscient celui-là, qui influence ses actions. Si elle avait voulu

ainsi prouver, ou confirmer ce que ses parents lui avaient dit (« *on ne peut pas faire confiance aux scorpions* »), elle ne s'y serait pas prise autrement.

La grenouille a une croyance et met tout en œuvre pour la confirmer. C'est son objectif le plus efficient, car inconscient. Quant au scorpion, il partage bien sa croyance, on lui a tellement inculqué que les scorpions sont méchants qu'il ne peut lui aussi, que confirmer.

La morale de cette histoire est que le scorpion et la grenouille sont bien d'accord pour confirmer leurs croyances et que cela, et rien d'autre, a entravé la liberté de leur comportement.

Qui de sa vie n'a jamais été une grenouille ?

Notre liberté est limitée en premier lieu par nos croyances.

Une croyance est un postulat admis comme une vérité qui n'a plus besoin de démonstration. Elle nous a été transmise par notre famille, et la société dans laquelle nous vivons. C'est ainsi que nous sommes bornés collectivement par ce qu'on appelle des mythes « incapacitants », qui nous empêchent de penser par nous-mêmes. (« *tel métier est trop difficile pour une femme* », « *les gens de droite sont des salauds* »).

Il y a aussi des croyances masquées, plus subtiles, des croyances sur nous-mêmes. Ce sont elles, qui, plus que les autres, entravent la liberté, c'est-à-dire limitent le choix de nos comportements.

Nous sommes tous des êtres programmés.

Nous nous programmons tous en mettant en place des façons de penser, de ressentir et de nous comporter que nous répétons dans de multiples situations de notre vie. Ce sont celles qui à un moment donné, ont croyons-nous, été les plus efficaces en terme de survie. Nous avons donc chacun nos réponses toutes prêtes à l'emploi et pas forcément adéquates aux situations de la vie.

Cela a par exemple été modélisé dès Pythagore, puis chez les Soufis, les Pères du désert, Dante, puis Gurdjieff avec l'ennéagramme selon neuf modalités, correspondant à neuf

« passions ». Une passion, dans l'acception théologique (mais néanmoins pertinente) du terme est une fixation, un aveuglement particulier, une chute ou une entrave à la liberté. Nous parlons avec justesse de « défauts » majeurs, car ils trahissent un défaut, ou un manque de plénitude, donc de liberté. Les passions (colère, orgueil, mensonge, envie, avarice, gourmandise, excès, paresse) sont toujours une stratégie inconsciente élaborée sur une croyance enfouie (« *le monde ne m'aime pas* », par exemple), une ruse de l'égo pour éviter une souffrance. C'est ainsi que nous avons tous nos petits scénarios pour préserver notre égo, des rôles ou des masques que nous revêtons pour continuer à exister.

Où est la liberté quand nous jouons un rôle sans même en avoir conscience ?

Il est donc libérateur pour chacun de nous de partir à la recherche de son « type », sa croyance originelle, sa programmation propre, son « conditionnement source », son scénario ou son personnage favori... (*Ai-je tendance lorsque je me sens vulnérable, à « me la jouer » grenouille, ou scorpion, ou « grand chef », ou « Cendrillon » ?*)

La liberté intérieure, c'est la prise de conscience, et donc le libre choix de nos scénarios en vue d'adhérer mieux à chaque situation. Le réel est mouvant, il exige de nous une adaptation continue, une révision incessante de nos croyances. C'est pour nous rassurer, ou nous rendormir, que nous plaquons des rigidités, ou des croyances prises pour des vérités, sur la fluctuance du réel.

La liberté suppose le réveil de la conscience. Il faut passer, et les mots ne sont pas innocents, de la mal-veillance à la bien-veillance. Afin de s'éveiller un peu, je vous propose de dresser une carte mentale du mot liberté. Ces mots liés au mot liberté font référence à divers plans de prise de conscience. La conception que nous avons de la liberté est conditionnée par la conscience que nous avons du réel et de nous-mêmes et des autres. Nous pouvons discerner plusieurs niveaux de liberté ou d'illusion de la liberté :

Le niveau de la peur et de la protection

Regardez autour de vous, et vous vous rendrez compte

que pour beaucoup, l'empêcheur d'être libre, c'est l'autre. C'est parfois l'autre, mais beaucoup plus rarement qu'on ne le pense généralement. Nous avons très souvent choisi ce qui nous arrive. Mais de rejeter sur l'autre permet de se fermer à cet autre en jouant par exemple un personnage, et surtout de se couper de soi-même, en refusant de se voir. Je suis alors dans le niveau d'anesthésie de la conscience : j'ai peur de l'autre, je refuse de me voir et de m'exposer, donc je joue des personnages, je fonctionne en pilotage automatique sur les croyances car elles me flattent et me rassurent. Il y a beaucoup de monde mais pas de liberté à ce niveau.

Le niveau de la passion et de la volonté

La sortie du sommeil profond (ne parlons pas de

réveil mais de réanimation) peut se produire par l'intérêt, ou par la passion. Nous retrouvons le mot passion de tout à l'heure, avec ce qu'il suppose de chute, d'aveuglement, de lacune. Je sors de l'isolement mais pour ne voir qu'une seule chose, et si possible, comme dans la passion amoureuse ou idéologique, celle qui me flatte. A ce stade, je peux m'exposer et ne plus porter de masque, mais de façon encore très conditionnelle. Par exemple je ne m'intéresse à l'autre ou au monde que s'il conforte mon idéologie. Je ne vois toujours pas, ni le réel, ni moi-même. Il y a donc mouvement, mais pas encore de liberté, car pas de choix.

Le niveau de la libération et de la désillusion

Le niveau du réveil commence par la désillusion, ou

la déprime. Il n'y a rien à quoi se raccrocher. Cela peut engendrer un malaise, comparable à celui que l'on ressent lorsque l'on se réveille et que l'on ne reconnaît rien de familier. Nous sommes démunis face au vide. C'est la traversée du désert, ou, plus en accord avec notre tradition, la méditation du haut des cimes. C'est alors l'épreuve de « *se voir* ». Prendre conscience de toutes mes ruses, toutes mes croyances, tous mes personnages qui étaient autant d'automatismes, de séquences figées qui se mettaient en place à

mon insu. Il ne s'agit pas de supprimer les croyances et les automatismes mais d'en prendre conscience afin de les choisir, et de les utiliser comme des outils, pour conduire sa voiture ou faire carrière, par exemple.

La liberté commence quand nous réapprenons à nous programmer nous-mêmes. C'est le mythe de Prométhée, ou encore la maturité de l'égo.

Mais nous ne saurions nous arrêter là. Il y a encore dans la volonté prométhéenne quelque chose qui bloque, qui rigidifie, qui enferme, une sorte d'écran protecteur. En fait, le mythe de Prométhée, c'est la construction de l'Ego. Or l'égo est nécessaire, c'est une première étape, avant celles de l'amour et du vide qui sont liées entre elles. La plupart des enseignements traditionnels nous enseignent la dissolution de l'égo. C'est juste, mais pour dissoudre l'égo, il faut au préalable qu'il ait été construit, c'est-à-dire que nous ayons effectivement dépassé toutes les étapes citées plus haut, où l'homme robotisé par ses croyances ou ses manques inconscients n'est même pas encore individué. Dissoudre l'égo sans individuation préalable, c'est se diluer dans l'état de conscience non séparé, ou groupal qui a précédé (et non dépassé) la conscience individuelle volontaire. Il y a régression vers le niveau fœtal de conscience et non évolution.

Le niveau de la volonté

Les sectes font cela très bien... C'est pour cela que leur « spiritualité » n'est que celle de l'involution moderne inversée, désintégratrice.

Le stade de l'égo est celui de la volonté individualisée. Mais dans la volonté, on projette encore, on s'accroche à un système qui nous coupe de la fluidité du réel. Or, la véritable liberté ne peut être qu'en adéquation totale avec l'instant présent. Cela suppose non seulement la volonté, mais aussi l'ouverture, et donc le lâcher prise. Le fait d'être, tout simplement. Face au néant, face à toutes les potentialités, ouvert totalement à ce qui arrive.

Le niveau de l'éveil Il n'y a donc plus à ce stade de programmation. Nous sommes dans la sensation pure de ce qui est adéquat dans l'instant présent : il y a le « vide », de ce qui protège, de ce qui fait fuir, de ce qui aveugle. Et donc le plein du réel et de la présence.

Bien-veillance. Je vois, je suis, je veille

C'est au départ une expérience individuelle d'accueil de soi, prélude au vrai regard autour de soi. Nous ne pouvons alors que « bien veiller », c'est-à-dire être bien-veillant, donner autour de soi sans projeter un personnage égotique mais donner simplement ce qui peut être utile et reçu. Il n'y a plus de peurs, tout devient simple, tout devient jeu. C'est pour cela que les Dieux païens étaient joueurs. Ils étaient libres... Et nous ?

La morale de l'histoire

Pour élaborer la morale de cette histoire, nous allons au préalable nous poser quelques questions.

En permettant au scorpion de monter sur son dos, quelle était l'intention de la grenouille ?

Rendre service ?

Prenons cette éventualité
et représentons-la par le graphique suivant :

OBJECTIF conscient

Je suis généreuse → Je rends service

Or, qu'arrive-t-il quand elle rend service ?

Que dit-elle avant de mourir ?

En étant imprudente et en ne tenant pas compte des recommandations de ses parents, que prouve la grenouille ?

Alors, si elle avait un objectif inconscient (ou caché),
ce serait lequel ?

Donner raison à ses parents, leur être loyale,
voilà qui a l'air très important !

Nous pourrions alors représenter le scénario de la grenouille ainsi :

OBJECTIF conscient

Je rends service → Je suis généreuse

Le monde est dangereux, -----→ D'ailleurs voilà ce qui arrive
il ne faut pas faire confiance quand on fait confiance ;
mes parents avaient raison

OBJECTIF inconscient (ou caché)

LA LIBERTÉ VOLONTÉ ou DESTIN ?

QUELLE VOIE SUIVRE ?

Nous nous programmons tous en mettant en place des façons de penser, de ressentir et de nous comporter dans de multiples situations de notre vie. Les passions sont toujours une stratégie inconsciente élaborée par une ruse de l'égo pour éviter une souffrance. Où est la liberté quand nous jouons un rôle sans même en avoir conscience ? De quelle liberté s'agit-il ?



HÉLIOS ► ARIANE

BELTAINE 2000